

0002 .

Collectif.

Le symbolisme de l'Etoile.

No 210.

Atlantis.

1962 .

Avertissement au lecteur.

Le format de ce document est une photocopie texte, c'est-à-dire est exactement conforme à l'original, au caractère près. Ainsi la pagination, le nombre de lignes par page et le nombre de caractères par ligne est respecté, permettant ainsi une recherche facile des références citées par d'autres auteurs. Seules les pages blanches sont supprimées pour faciliter la lecture.

Les éventuelles erreurs d'orthographe, de numéro de page, etc... du document sont en principe identiques à l'original. Cependant malgré le soin apporté à la mise en texte de cet ouvrage, il peut subsister des différences par rapport au texte original. En effet la procédure de création de ce fichier texte, à partir du livre original, nécessite un grand nombre d'opérations délicates, laissant place à d'éventuelles erreurs.

En cas de doute, prenez le soin de vérifier sur le texte original du livre papier.

ATLANTIS

FONDATEUR

PAUL LE COUR

ARCHÉOLOGIE SCIENTIFIQUE ET TRADITIONNELLE

N° 210

35^e ANNÉE

JANVIER

FÉVRIER

1 9 6 2

Ghislaine MARESCHAL - Henry BAC

Eugène CANSELIET

F. DUPUY-PACHERAND - Jacques RIVOALEN

LE SYMBOLISME DE L'ÉTOILE



@

REMARQUE :

Cette revue n'est présente ici, que pour permettre à l'aimable lecteur, intéressé par les écrits d'Eugène Canseliet, de profiter de ses articles, présents nulle part ailleurs.

Le traducteur.

Comité d'Honneur et de Patronage d'Atlantis
depuis sa fondation en 1926

MM.

Maréchal LYAUTEY; Edmond HARADOUR; Paul VALÉRY; Charles LE GOR-
FIC; Georges DUHAMEL; Claude FARRÈRE; Fernand GREGH, de l'Académie
française; Pierre TERMIER; Fortunat STROWSKI; Paul CHABAS; Paul
LANDOWSKI, de l'Institut.

Sylvain LÉVY; J.-H. ROSNY Aîné; Pierre MILLE; Philéas LEBESQUE; Jean
MALVE; GRANDIDIER; Fernand BALDET; Jules TOUTAIN; Louis GERMAIN;
RIO; Louis ROLLIN; Louis MARIN; Paul RIVET; Docteur CLAOÛÉ; Victor-
Emile MICHELEY; Camille MAUCLAIR; Gabriel BOISSY; P. LECORTE DU
NOUY; Jean GATTEFOSSÉ; René GATTEFOSSÉ; Mario MEUNIER; José GER-
MAIN; Nicolas POLITIS; P. ROUSSEL-DESPERRES; Philippe NEGRI;
A. RUTOT; Gustave BARROSO; Prince Matila GHYKA; Louis ROUGIER;
Daniel RUZO.

ATLANTIS

L'Association *Atlantis* réunit les amis de Paul Le Cour, fondateur de
la première Société d'études atlantiques et de la revue *Atlantis*. Elle cons-
titue un Centre d'étude des traditions occidentales en vue de rechercher,
par les voies de l'archéologie scientifique et traditionnelle et par le symbo-
lisme, la Tradition primitive, origine des civilisations, pour permettre une
renovation spirituelle et morale de l'humanité, basée sur un idéal esthétique.

L'Association a pour but de continuer, par tous moyens à sa disposi-
tion, l'œuvre créée par Paul Le Cour. Elle entend maintenir et faire con-
naître la pensée et les idées de Paul Le Cour et de ses émules, par la revue
Atlantis, bulletin de l'Association, par des conférences, des voyages, des
manifestations culturelles et par tous moyens propres à favoriser l'édition
ou la réédition d'ouvrages ou manuscrits inédits manifestant les mêmes
préoccupations.

Les études paraissant dans la revue
n'engagent que la responsabilité de leurs auteurs.

PERMANENCES. — Le secrétaire général reçoit sur rendez-vous, ou pen-
dant les permanences : le premier et le troisième samedi du mois : au siège
de la revue, de 14 h 30 à 18 heures.

ADHESIONS A ATLANTIS, comportant le service de la Revue (publi-
cation bimestrielle).

Membre actif	15 NF	Membre bienfaiteur	50 NF
Membre d'honneur	20 NF	Membre fondateur	100 NF
Etranger	minimum 18 NF		

Insigne de l'Association (Trident or sur fond azur) : 2 NF; franco : 2,50 NF

30, rue de la Marseilloise VINCENNES (Seine)
Tél. DAumesnil 31.95
Chèques postaux : Atlantis 1159-91, Paris.



Atlantis



Chers amis d'Atlantis,

COMBIEN je remercie les très nombreux amis qui ont eu l'amabilité de me témoigner, à l'occasion de la nouvelle année, leur sympathie et leur soutien pour l'œuvre que nous poursuivons.

Hélas, il ne m'a pas été possible de leur répondre individuellement, ce dont, j'espère, ils voudront bien m'excuser; mais, je n'ai pas manqué de formuler en pensée, pour eux et pour vous tous, mes amis, mes meilleurs vœux que je renouvelle ainsi par le truchement de notre bulletin.

Je souhaite surtout à chacun de vous d'avoir la clairvoyance et le discernement des esprits, dont parle saint Paul, qui me paraissent être les dons les plus utiles pour comprendre notre époque, garder une saine mesure et ne pas tomber dans un pessimisme négatif au moment même où commence et s'organise l'œuvre de rénovation spirituelle nécessaire pour préparer le retour du Christ dont Paul Le Cour, notamment, a si bien parlé dans L'Ere du Verseau. Tâche dictée par l'Écriture sainte, exaltante s'il en est, pour laquelle, me semble-t-il, beaucoup d'Amis d'Atlantis devraient-êtré « désignés ».

On a d'ailleurs beaucoup parlé récemment de l'Ere du Verseau à propos de la conjonction céleste qui réunit presque toutes les planètes dans la constellation du Capricorne, mais en plein centre du mois du Verseau, le 5 février, compte tenu du phénomène de la précession des équinoxes.

Certains ont pensé que c'était l'annonce de la fin du monde, ou de quelque catastrophe cosmique, et les imaginations non contrôlées se sont débridées.

Mais, si cette conjonction de planètes a certainement beaucoup moins d'importance, sur le plan physique et terrestre, que les

nombreuses expériences de désintégration de la matière, elle peut être très importante sur le plan spirituel, à de nombreux points de vue, et notamment si l'on considère qu'il s'agit d'un Signe, analogue, symboliquement, à l'Etoile des Mages. Le moment vient où « la guerre des Fils de Lumière contre les Fils de Ténèbres », pour reprendre le titre du célèbre écrit essénien de la secte de Qoumrân, va s'intensifier, sur un plan chevaleresque comme l'avait envisagé Paul Le Cour; car, nous sommes à la fin, non pas des Temps, mais d'un Cycle.

Celui dont nous attendons le retour, prévu depuis des millénaires, réalisera l'oecuménisme total, que chacun de nous doit préparer individuellement dans ses actions, ses attitudes et son mental, car « Il surprendra par sa venue subite tous ceux qui habitent à la surface de la Terre. Il faut veiller et prier afin d'être trouvés dignes d'échapper aux catastrophes qui s'abattront sur les impies ». (Saint Luc, XXI.)

Tel doit être l'enseignement symbolique de cette conjonction céleste, car « il y aura des signes dans le Soleil, dans la Lune et dans les Etoiles », dit le même évangéliste.

Et ce ceci nous amène tout naturellement au sujet du présent numéro : « Le symbolisme de l'Etoile ». L'étendue du problème ne nous permet évidemment pas de le traiter dans son entier, bien que nous ayons dû exceptionnellement augmenter le nombre de pages.

D'autre part, le compte rendu de notre XXXVI^e Banquet Platonicien, qui fut cette année plus particulièrement réussi, nous empêche d'avoir, comme à l'habitude, notre rubrique de critique de livres. Nous nous en excusons vivement, mais celle-ci sera reprise dans notre prochaine livraison, qui aura pour titre : « Les splendeurs du Verbe ».

Jacques d'ARÈS.



Introduction

à la Symbolique de l'Etoile

Il n'est guère possible de condenser en quelques paragraphes un sujet aussi riche. Les lecteurs d'*Atlantis* voudront bien m'excuser si je ne présente ici que quelques indications sommaires qui appellent des développements importants nécessitant une étude et une réflexion approfondies.

Mais nous conseillons à ceux de nos amis qui s'intéressent non seulement à la *Symbolique*, mais encore et surtout au *Symbolisme*, c'est-à-dire aux messages que recèlent les symboles, de s'attacher très spécialement à celui de l'Etoile.

Si la pureté et la noblesse de leurs intentions le méritent, ils s'apercevront qu'ils sont engagés sur la voie d'un pèlerinage sacré. Au fur et à mesure de leur progression, des points de repère lumineux se lèveront pour guider leur marche. Qu'alors ils persévèrent avec cœur et amour et que, devenus enfin pèlerins véritables à leur tour et en leur temps, ces chercheurs puissent voir surgir de la mer et des ténèbres une étoile immaculée, singulièrement brillante, qui se chargera d'eux pour leur faire gravir le firmament des « grandes constellations incontestables (1) ».

Qu'humblement donc ils offrent à la Vierge Marie leur *soulier de satin* et si Dieu le veut qu'ils reçoivent pour leur joie la grâce d'atteindre, sous la guidance de saint Jacques, patron des pèlerins de l'Esprit, « cette rose atlantique qui, à l'extrémité du continent primitif, ferme le vase intérieur de l'Europe et chaque soir, suprême vestale, le baigne dans le sang du Soleil immolé (1) » : Compostelle, étoile fixée, « toute parsemée de feux, qui tient trop de place dans le ciel pour qu'aucun oeil puisse se méprendre (1) ».

*

* *

Dans la symbolique de l'Etoile, il y a lieu de distinguer celles, parmi ses diverses figurations, que l'iconographie traditionnelle représente avec le plus de fréquence : l'Etoile à cinq branches, l'Etoile à six branches et celle à huit branches.

1. Paul CLAUDET., *Le Soulier de satin*, scène VI.

L'ETOILE A CINQ BRANCHES, dite *Pentalpha* ou pentagramme fut un grand symbole pythagoricien. Elle est l'étoile de l'homme tel que le Créateur l'a conçu et flamboie sur les vitraux de bon nombre de nos cathédrales. Les francs-maçons la conservèrent en inscrivant la lettre G en son centre, G signifiant entre autres : Géométrie, Génération, Gnose.

Etoile de l'homme, duquel elle semble être le schéma figuratif, bras et jambes écartés. Elle est curieusement adoptée par nos contemporains qui, la prenant comme symbole de leurs aspirations, sans doute inconscientes, l'arborent sur la plupart des drapeaux nationaux des grandes communautés humaines à caractéristiques révolutionnaires et modernes : l'Union soviétique, les Etats-Unis d'Amérique, la République arabe unie, le Maroc, les pays noirs d'Afrique, l'Europe, et beaucoup d'autres.

Le grand courant matérialiste, qui a engendré la religion de l'humanité et qui entraîne celle-ci vers la réalisation d'une société internationale qui se veut soucieuse de justice sociale, s'est placé sous ce grand symbole du pentagramme, ignorant sa haute signification de force spirituelle et d'énergie créatrice.

Matila Ghyka, dans son beau livre *L'Esthétique des proportions dans l'Art et dans la Nature* s'est préoccupé des lois du nombre et de leurs rapports avec les formes esthétiques manifestées dans le Cosmos. « Le nombre d'or engendre cette divine proportion vers lesquelles tendent, dans leur évolution, toutes les espèces vivantes donnant par suite l'impression d'un effort continu d'adaptation (2). »

Ce nombre d'or se présente sous la forme, rappelons-le, des rapports de l'Unité et du nombre 0,618... (3).

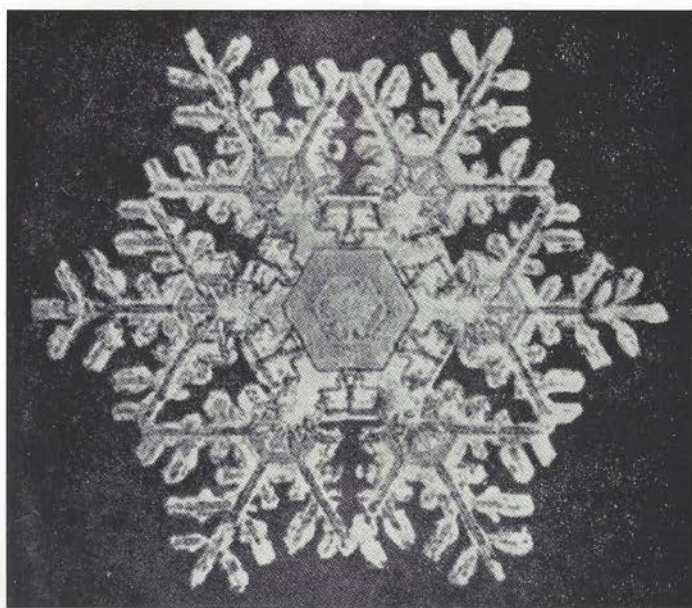
Le pentagone dont le côté a 1,00 et la diagonale 1,618 est construit sur cette divine proportion. Ses diagonales forment une étoile à cinq branches et le dessin peut se reproduire indéfiniment.

Il a été souvent dit que cette Etoile, renversée, était l'emblème de Sathan, ange tombé. C'est une fausse interprétation. Pointe en bas, elle descend vers la terre et symbolise l'Incarnation (l'Eglise la représente parfois de cette façon, comme dans la Rose nord de la cathédrale d'Amiens). Pointe en haut, elle porte le G et remonte vers le ciel. Ainsi dressée, d'aucuns ont voulu y voir l'Etoile de Lucifer, ce qui est également faux. L'Etoile de Lucifer, ou Etoile du matin, est une Etoile à huit branches d'un vert étincelant, symbole de la manifestation de la Lumière. Elle annonce le lever du Soleil et précède le lever du jour.

Ajoutons un mot sur le dodécaèdre étoilé qui, depuis tous temps, figura géométriquement la Pierre philosophale. On le trouve

2. Paul Le Cour, *Le Septième sens : l'Aistésis*.

3. Cf. à ce sujet : Matyla Ghyka, *op. cit.* et *Le Nombre d'Or* (Editions Gallimard). Voir également *Atlantis*, n°s 20-30 (juin 1930).



Agrandissement d'un cristal de neige.

On y voit très nettement le double triangle, ou Sceau de Salomon,
impossible à discerner sur la photographie directe.

Reproduction interdite sans autorisation.

(Cliché Paul Le Cour.)



au fronton des monastères bénédictins. C'est un polyèdre à douze faces, construit sur le pentagone, lesquelles servent de base à douze pyramides. Platon, dans le *Timée*, en fait le symbole de l'Harmonie cosmique.

L'ETOILE A SIX BRANCHES. -- Alors que le pentagramme flamboyant est la Force en mouvement, l'hexagramme est de qualité statique, symétriquement bâti sur le nombre six, premier nombre parfait. Il est le Sceau de Salomon, l'Etoile de la Sagesse. Il est la structure invisible du *Cristal de Neige*. Il convient de méditer sur le bio-élément qui constitue la neige, sans omettre, bien sûr, de réfléchir sur le sens hiérolgique du mot *cristal* et sur les deux mots *neige* et *ange* qui ne sont qu'un même mot.

Dans ce minuscule cristal se trouve tracé nettement et avec une précision mathématique le grand symbole du double triangle. Un cliché considérablement agrandi que Paul Le Cour avait fait paraître dans *Atlantis* en est une preuve remarquable.

Le double triangle, construit sur les trois lignes entrecroisées du Chrisme est un antique symbole relevé sur les plus vieux monuments de tous les continents. Tant il est vrai que

*Depuis l'aube des temps où s'exprima la Vie,
La Forme se modèle et, sans trêve, s'épure,
Selon le Rythme lent d'une Sagesse obscure,
Vers la Perfection suprême poursuivie.*

*Comme le Rayon plonge dans l'Eau qui le désire,
Comme le Son émeut l'Aither -- bruit ou murmure -
L'Esprit omniprésent pénètre la Nature,
Et toujours la Matière à l'Esprit est unie,*

*La Vie agit au coeur des profondeurs fécondes,
Pétrit le minéral enflammé qu'elle agrège;
Elle fleurit la plante, elle peuple les ondes,*

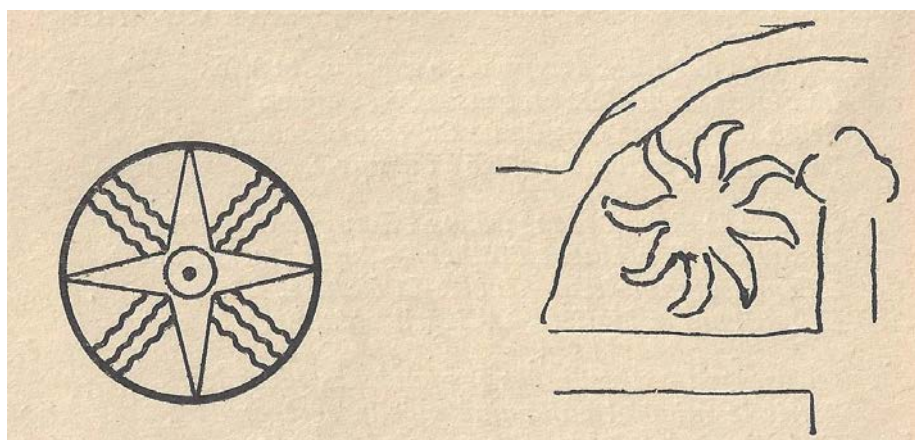
*Et prouve, en l'animal, son puissant sortilège.
Le même Influx divin qui dirige les Mondes
Etoile l'Ame humaine et le cristal de neige (4).*

L'ETOILE A HUIT BRANCHES. -- C'est l'Etoile de la manifestation de la Lumière incarnée. C'est le grand symbole solaire à la fois terrestre et céleste. C'est l'Etoile des Mages (cf. le porche de l'église de Rozier-Côtes-d'Aurec, Loire, ci-contre, ou le fameux chapiteau d'Autun que nous reproduisons, cliché de couverture). Elle

4. Poésie de Pierre Laflèche, inspirée par le cristal de neige. (*Atlantis*, n° 11, octobre 1928).

se voit aussi dans beaucoup de tableaux du moyen âge au-dessus de la Vierge et de l'enfant-Jésus le jour de l'Epiphanie (qui veut dire « ce qui brille au-dessus », c'est-à-dire la manifestation). A l'Epiphanie, en effet, nous nous trouvons en présence du ternaire de manifestation et de création. La réponse des Mages à l'appel angélique est significative : ils sont *trois* et ils apportent *trois* présents (un autre aspect de leur démarche est à considérer par la nature de leurs présents, mais là n'est pas, en cet article; notre objet).

« Ce symbole de l'Etoile à huit branches appartient essentiellement à la symbolique. Il est formé de quatre lignes également entrecroisées. Dans le symbolisme babylonien, il représente le Soleil. (Dans nos campagnes, autrefois, la traditionnelle galette des rois représentait un Soleil à huit rayons et contenait une fève). C'est la roue indienne, c'est aussi la roue à huit rayons de Cybèle-Déméter couronnée, c'est l'octopode des monuments mégalithiques de l'Amérique précolombienne et de la Crète. Cette étoile à huit branches figurait sur l'écu des chevaliers du Temple; et les baptistères chrétiens ont très souvent la forme octogonale. » (Paul Le Cour, *in Atlantis*).



L'Etoile chaldéenne.

*Le poulpe sur une tombe basque
à Uhart-Cize.*

Oswald Wirth, dans son ouvrage *Le Tarot des imagiers du moyen-âge*, nous montre la dix-septième lame du Tarot (composé de 22 cartes), intitulée « Les Etoiles », et comportant huit Etoiles à huit branches. Elles auréolent une jeune fille nue aux longs cheveux blonds, qui déverse sur la terre deux urnes, l'une d'or, d'où s'écoule un liquide brûlant et vivifiant, l'autre, d'argent d'où s'épanche une eau vive et intarissable. On ne peut s'empêcher de rapprocher de cette image celle de l'étoile chaldéenne à huit branches, composée de quatre rayons rigides et, de quatre rayons ondulés.

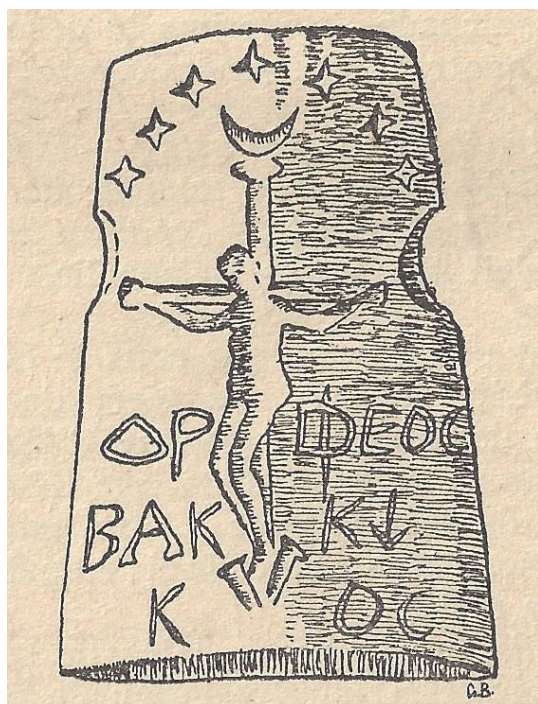
On pourrait citer à l'infini ce rayonnant symbole appartenant aux grandes lignées solaires de la Tradition immuable. Mais il faut nous restreindre, laissant à nos pèlerins le bonheur des découvertes illuminantes.

Qui ne sait pas que l'Etoile indique surtout une direction et marque souvent les cycles de la Vie : naissance, mort et renaissance. Notre Soleil lui-même, Etoile dont nous vivons, court vertigineusement, et nous, en sa compagnie, vers l'Etoile du Nord. Vers quelle Etoile prestigieuse convergent les myriades d'Etoiles qui scintillent sur le voile pur des nuits profondes ? Le Fruit du Paradis : ce globe colossal, « cette belle pomme parfaite », que tient dans sa main la douce Vierge au voile bleu...

Ah ! mes amis, nous pourrions reprendre l'admirable prose de Claudel dans ce livre d'initiation qu'est *Le Soulier de satin* :

« Que d'Etoiles Que Dieu est riche Lui, phare entre les deux mondes, ceux que l'abîme sépare n'ont qu'à Le regarder pour se trouver ensemble. Regarde le ciel et les astronomes te diront si l'Ordre y fait défaut... où, sans jamais sortir de Lui-même, Il monte Sa garde circulaire »...

Ghislaine MARESCHAL.



Orphée crucifié.
(Gemme gnostique du musée de Berlin.)

L'Etoile des Mages

« Elle n'étoit pas du nombre de celles qui paroissent ordinairement dans les cieux; mais plutôt de la nature des phenomenes étant placée assez bas sur notre horizon, pour marquer, comme elle fit dans la suite, le lieu où étoit l'enfant Jésus, & ayant une lumiere assez éclatante, pour n'être point éclipsée par celle même du soleil. »

(Commentaire anonyme à la Bible, Paris, 1717.)

A l'approche de Noël, qui n'a jamais goûté la très douce émotion des fêtes ancestrales, l'ineffable charme des souvenirs réveillés, qui n'a jamais éprouvé le regret des jours, la promesse latente de tous ceux à venir, qui, enfin, demeure insensible à la magie même du mystère, jamais ne verra ni ne pourra suivre l'Etoile crépusculaire de la Vénus des Sages.

Jusqu'à l'absolu, Gérard de Nerval reçut sans doute ce privilège, qui -- El Desdichado -- exprima la désespérance de l'avoir perdu, au premier quatrain du sonnet évocateur des *Chimères* :

*Je suis le ténébreux, -- le veuf, -- l'inconsolé,
Le prince d'Aquitaine à la tour abolie :
Ma seule étoile est morte, -- et mon luth constellé
Porte le Soleil noir de la Mélancolie.*

Soleil sans éclat qu'on remarque sous le bélier fantastique et surmonté du polyèdre énorme, aux pieds de la femme ailée et tristement pensive de la sombre gravure d'Albert Dürer.

Quoique l'infortuné Nerval eût déclaré lui-même que ses sonnets « perdraient de leur charme à être expliqués, si la chose était possible », disons bien que celle-ci le devient tout à fait, sur le plan même de la réalité.

Cette *seule étoile*, nous l'avons déjà vue semblablement désignée, sur deux tapisseries, à l'Hôtel-Dieu de Beaune, par la très brève devise de Nicolas Rolin, laquelle est constituée de l'adjectif précédant le dessin de l'astre hermétique et lui attribuant la qualité d'exclusive et particulière manifestation (1). On lira ce court

1. *Deux Logis Alchimiques*. En marge de la Science et de l'Histoire. Ouvrage illustré de onze planches. Paris, 1945, p. 86.

rébus, abondamment répété, sur la photographie que nous donnons cette fois, autour de saint Antoine figuré en ermite, et auprès de la tourterelle perchée sur une branche morte.

Dans la tourterelle, écrit saint Ambroise, se trouve la nature de la génération irréprochable ou la chasteté du corps sans tache. --
In turtura incorrupta generationis natura, vel immaculati corporis castimonia.

Egalement parsemées, les armes du chancelier de Bourgogne et de son épouse Guigone de Salins nous offrent, avec les trois clefs et la tour à créneaux, l'image de la triple dissolution devant ouvrir la forteresse alchimique.

Mais pourquoi saint Antoine et non saint Nicolas patron de l'opulent ministre ? L'écu *parti*, sans aucune raison, n'indiquerait-il pas qu'il fallût séparer, de manière tout aussi arbitraire, le nom du saint ermite : Ant-oïne ? Cela pour inclure deux lettres à deviner et désigner sans voile un corps bénéficiaire de très nombreux suffrages...

*
* *

Nous retrouvons la même étoile prodigieuse, en haut de la dix-septième lame du tarot, plus grande et plus ornée, parmi les sept autres qui l'encadrent et qui symbolisent à la fois les principaux métaux et les planètes astrologiques. Baissée, le genou gauche à terre, une jeune femme, belle et complètement nue, issue de l'eau ténébreuse, qui s'est retirée devant elle, y verse le contenu de deux vases, sa propre substance composée des *ondes* supérieures et inférieures réunies. L'oiseau noir, juché sur une plante rouge et largement épanouie, rappelle le *corbeau*, -- le beau corps, le corps bleu, -- des frères en Hermès, et, avec lui, le sombre flux produit par le minéral grossier qui est de vertu végétative et qui est seul capable de renouveler, au ciel de l'alchimiste, le miracle cosmique survenu en Judée.

Nous ne pouvons nous défendre de reprendre, ici, la judicieuse citation de Jean Richer, également relative à notre propos, à la page 109 de son petit ouvrage exégétique (2) et tant lucide quant au mystère nervalien :

... Je vois encore debout, sur un pic baigné des eaux, une femme abandonnée par eux, qui crie les cheveux épars, se débattant contre la mort. Ses accents plaintifs dominaient le bruit des eaux... Fut-elle sauvée ? Je l'ignore. Les dieux, ses frères, l'avaient condamnée; mais au-dessus de sa tête brillait l'Etoile du soir qui versait sur son front des rayons enflammés.

2. *Gérard de Nerval et les Doctrines ésotériques*. Avec des textes et des documents inédits. Paris, Editions du Griffon d'Or, 1947.

Passage tiré d'*Aurélia* (Αὔρη, Auré et Ηλίας, élias, le *souffle du soleil*), cette oeuvre étrange dont la lecture profitera davantage par celle de Jean Richer encore (3). C'est notre ami qui, professeur à l'Institut français d'Athènes, établit, présente et annote les *Oeuvres complémentaires* de Gérard de Nerval, permettant de mieux saisir la pensée et la personne du poète, pareillement fugitives par la profondeur et la singularité. Ainsi, sur les sept volumes prévus, ont maintenant paru, pour le plus grand plaisir du philosophe et de l'érudit, le I et le VI, joliment imprimés, illustrés et reliés pleine toile (4).

Ces phénomènes sont bien troublants, qui consistent en incursions fulgurantes au sein de l'inconscient sans dimensions ni durée, par la rupture de la cloison fragile qui sépare la veille et ses ténèbres du rêve ouvert, en ses degrés multiples, sur l'universalité et la lumière sans ombre de la conscience.

« Le pic baigné des eaux », de Gérard de Nerval, est celui-ci même dont, après les poètes, Michel Maier parle en sa glose sur l'Emblème XXXVIII de l'*Atalante fuyant* :

Or la montagne du Mercure philosophique n'est pas Nonacris, ni Atlas, où l'on croit qu'il est né autrefois, mais le Parnasse au sommet fendu en deux parties, dans l'une desquelles Hermès, dans l'autre Vénus, demeurent. En ce lieu est aussi Apollon avec les Muses et la fontaine de Pégase, Hippocrène, avec le laurier toujours vert.

Est autem Mercurii philosophici mons non Nonacris, nec Atlas, ubi alias natus creditur, sed bifido vertice Parnassus, in quorum uno Hermes, in altero Venus moratur. Hic quoque Apollo cum Musis est, & fons Pegaseus, Hippocrene, cum lauro semper viridi (5).

*

* *

Soulignant le titre de l'une des parties du traité écrit et dessiné par Henri de Linthaut, une très harmonieuse composition à la plume nous offre l'étoile magnifique qui nous occupe et qui, là, est circulairement entourée de cinq autres plus petites, placées à chacune de ses pointes; le soleil surmontant la sixième, dirigée verticalement, de son faciès humain étiré en courtes flammes. Pour l'*étoile magique*, c'est bien la même ronde que sur le dix-septième arcane du tarot, avec ceci en plus, que les planètes sont

3. Gérard de Nerval. Poètes d'Aujourd'hui. Editions Pierre Seghers, 1957. **Préface passim.**

4. I. *La Vie des Lettres*. -- VI. *Le Prince des Sots, suivi de Guy le Rouge* et de notes pour *Louis de France*. M.-J. Minard, 73, rue du Cardinal-Lemoine, Paris, 1959 et 1960.

5. Atalanta Fugiens, hoc est, Emblemata nova de Secretis Naturae chymica. Oppenheimii, 1618, p. 161. -- *C'est-à-dire les nouveaux Emblèmes chimiques des Secrets de la Nature*.

nommées, et qu'est différemment représenté l'astre prédit par le signe du ciel (6).

Nous donnons en cliché (p. 109), la figure dont nous parlons et, avec elle, la page de la copie que nous exécutâmes, voici longtemps, en améliorant le tracé un peu rude, sans porter atteinte à son intégrité, ni, conséquemment, rien changer à son symbolisme. On remarquera que Linthaut retrancha Mercure de l'antique série des planètes, afin de mieux faire comprendre que le métal liquide n'est pas le *Mercure du Monde ou la Magnésie*, selon que le précise le latin circonscrivant la grande Etoile, sur l'axe de laquelle tourne le microcosme alchimique :

MERCURIUS MUNDI SIVE MAGNESIA

Quant à la prééminence de l'Etoile que le Philosophe de l'*Aurore* signala magistralement par son croquis, saint Ignace, second évêque d'Antioche, qui se surnommait lui-même *Théophore*, qui fut instruit par saint Jean l'Evangéliste et ordonné par saint Pierre, nous fournit toute l'autorité de son incontestable témoignage :

Une Etoile brilla dans le ciel, surpassant par l'éclat toutes les étoiles, et sa lumière était ineffable; et sa nouveauté suscita l'admiration. Or, tous les autres astres, ensemble avec le Soleil et la Lune, formèrent le chœur de l'Etoile. Mais elle-même étendait sa lumière sur tous; et le trouble était, d'où leur provînt cette nouveauté extraordinaire.

Stella in coelo fulsit, splendore exsuperans omnes stellas, & lux illius ineffabilis erat; & stuporem incussit ipsius novitas. Omnia autem reliqua astra, una cum Sole & Luna, chorus fuere Stellae : ipsa verò lumen suum extendebat super omnia : & perturbatio erat, unde prodiret illis novitas dissimilis (7).

*
* *

Le double miracle, religieux et scientifique, est illustré par la strophe, -- combien précise, -- d'une hymne de l'Eglise, catholique et romaine, que Fulcanelli a citée au moment où il parle de la *fixation du soleil* (stella) :

6. *L'Aurore*, bibliothèque de l'Arsenal, n° 3020, XVIIe siècle. Ce manuscrit a successivement appartenu au chimiste Hellot et au marquis de Paulmy d'Argenson de qui la *librairie*, riche en ouvrages hermétiques, servit à former le fonds alchimique français de l'Arsenal.

7. *Epître aux Éphésiens*, XIX. C'est la première des sept épîtres du martyr, qui furent conservées par saint Polycarpe, évêque de Smyrne. Saint Ignace fut livré aux fauves, dans l'amphithéâtre de Rome, le 1er février de l'année 108.

Latet sol in sidere,
Oriens in vespere,
Artifex in opere;
Per gratiam
Redditur et traditur
Ad patriam.

*Le soleil est caché sous l'étoile,
L'orient dans le couchant,
L'artisan dans l'oeuvre,...
Par la grâce
Il est rendu et ramené
A sa patrie (8).*

Noël, c'est-à-dire le *jeune*, le *nouveau soleil* (νέος, *néos* et ἥλιος, *élios*) s'est alors fait chair, a pris son vêtement, ἔμμα, *emma*, pour s'appeler aussi *Emmanuel*. Interprétation étymologique pleinement justifiée par une cornaline gnostique du Cabinet des médailles (catalogue manuscrit, n° 2165 *bis*), laquelle porte, en capitales grecques, l'inscription suivante :

HMA NO ΓΗΑ = EMA NO UEL

Au centre de cet exergue, l'intaille antique montre un pêcheur, debout dans sa barque, tirant, à l'aide d'une corde, un être de qui la tête seule émerge des flots et en qui nous reconnaissons le *baigneur* de la traditionnelle galette des rois.

A l'égard du même mystère, qui jette son voile épais sur la vérité scientifique, source d'inébranlable pérennité, la séquence de la messe du jour, propre aux Dominicains, chante particulièrement :

Regem regum
Intactae profudit torus.
Res miranda.

*La couche de l'Intacte
A produit le Roi des rois.
Chose admirable !*

Angelus consilii
Natus est de Virgine.
Sol de stella.

*L'Ange du conseil
Est né de la Vierge.
Le Soleil d'une Etoile.*

Sol occasum nesciens,
Stella semper rutilans,
Semper Clara.

*Un Soleil ignorant le déclin,
Une Etoile toujours brillante,
Toujours resplendissante.*

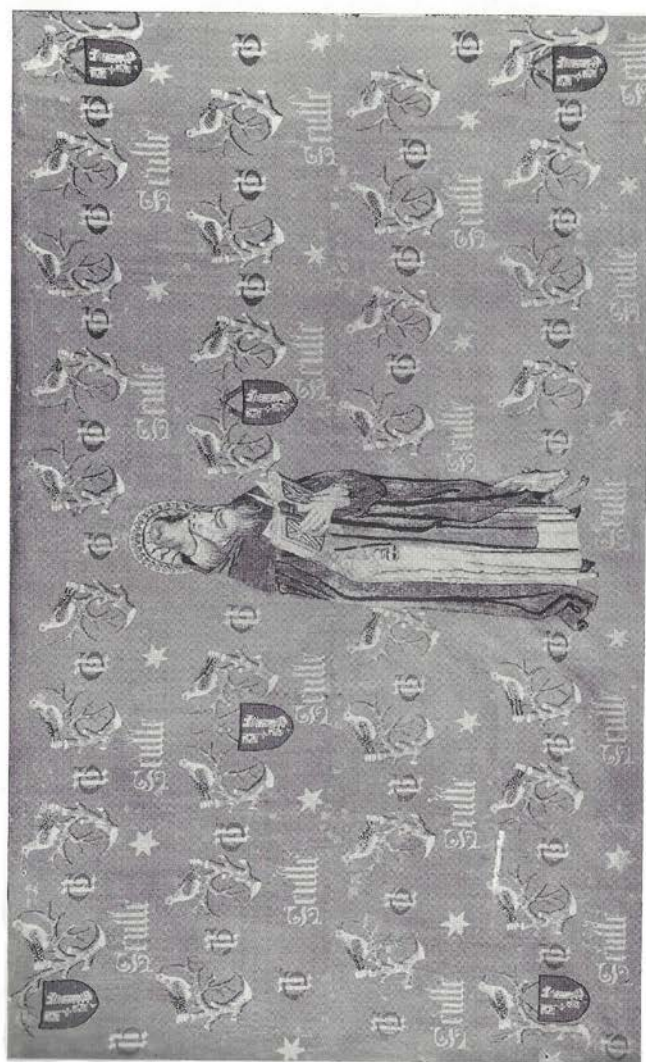
Sicut sidus radium,
Profert Virgo Filium,
Pari forma (9)

*Comme l'astre le rayon,
La Vierge produit le Fils,
De semblable manière.*

Le rit dominicain y insiste avec force, ayant conservé également, dans la liturgie de Noël, l'hymne si belle de saint Ambroise, qui

8. *Les Demeures philosophales*. Omnium littéraire, Paris, 1960, t. Ier, p. 168.

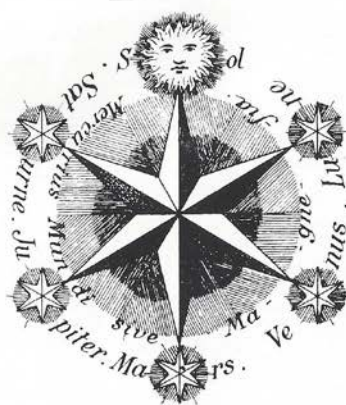
9. *L'Office et les Messes de Noël*. Les Editions du Cerf, Paris. Imprimatur Lutetiae Parisiorum die 2 decembris 1945. A. Leclerc, vicaire général; qu'il soit imprimé, à Paris; de ce jour du 2 décembre, p. 119.



Beaune (Côte d'Or) : *Tapisserie de laine, cinq fils, sur fond rouge; haut. 2 m., long. 3,37 m. (xv^e siècle).*

D.O.M.A

*Méthode générale de la pratique de
la Génération des sept métaux magiques
ou physico chimiques,
contenant le premier profit de l'Art.*



VENONS maintenant à la pratique des sept
métaux physiques contenus dedans l'Écusson
pendant au bras de nostre main, là où il sera

@

est chantée matines et dont on goûtera, dès les premières strophes, l'ésotérisme rare, en claire transparence, sous l'écorce plus légère d'un réalisme vif et sans ménagement :

Veni redemptor gentium,
Ostende partum Virginis :
Miretur omne saeculum :
Talis decet partus Deum.

*Viens rédempteur des nations,
Montre l'accouchement de la Vierge,
Que tout le siècle l'admire.
Un tel enfantement sied à Dieu.*

Non ex virili semine,
Sed mystico spiramine
Verbum Dei factum caro,
Fructusque ventris floruit.

*Non pas de la semence d'un homme,
Mais d'un souffle mystérieux
Le Verbe de Dieu fait chair,
Et fruit des entrailles a fleuri.*

Alvus tumescit Virginis
Claustra pudoris permanent,
persistent.
Vexilla virtutum micant,
Versatur in templo Deus (10).

*Le ventre de la Vierge se gonfle.
Les murailles de la pudeur
Les étendards des vertus s'agitent,
Dieu réside dans le temple.*

*

* *

Dans l'iconographie alchimique, il convient de ne pas trop s'arrêter, quant à la première Etoile, sur le nombre de ses branches, pour lequel a souvent joué la fantaisie des imagiers, qu'ils fussent peintres ou sculpteurs. Voilà pourquoi nous venons de voir deux emblèmes philosophiques, voilant assurément le même transcendant secret, où l'Etoile fut utilisée, dans *L'Aurore* de Linthaut, avec six pointes, dans le Tarot, pourvue de huit rayons. Seul le sceau de Salomon, composé de deux triangles équilatéraux qui se superposent en sens inverse, offre, invariablement, six branches, dans le tracé de l'hexagramme. Mais c'est là le signe radiant du Grand Oeuvre parvenu à son heureux dénouement, et nous nous occupons uniquement, ici, de l'astre diurne et nocturne, nouveau et avant-courrier de la Théophanie promise au rachat du Monde, comme à celui de l'homme en son particulier.

La ligne qui part, ininterrompue dans son tracé, pour former les angles du pentagone, en se brisant par longueurs égales, revient à son point de départ et fournit l'image simplifiée de l'enchevêtrement stellaire.

« C'est aussi par le pentagramme, déclare Eliphas Lévi, qu'on mesure les proportions exactes du grand et unique athanor nécessaire à la confection de la pierre philosophale et à l'accomplissement du grand oeuvre. L'alambic le plus parfait qui puisse élaborer la quintessence est conforme à cette figure, et la quintessence elle-même est figurée par le signe du pentagramme (11).

10. Vide supra operi citato, p. 49.

11. *Dogme et rituel de la haute magie*, Paris, 1861, 2e édit., t. Ier, p. 179.

Voilà bien cette *étoile du nord* par laquelle il faut se conduire et dont l'*artiste* doit se montrer digne s'il veut en devenir le *pos-sesseur*, sur le Chemin de Saint-Jacques, jusqu'à *Compostelle* (compos, maître et stella, de l'*étoile*). Semblablement, les peuples ne bénéficient du miracle que dans la mesure où ils le méritent, comme ils ne reçoivent de conducteur que celui-là qui convient à leur niveau. Evitons la confusion des traces, contre laquelle nous met en garde Alexandre-Toussaint Limojon, et « que les seuls sages, favorisés du Ciel, ont heureusement sçeu demeler, & recon-noistre (12) ».

Avant le sieur de Saint-Didier, Eryrenée Philalèthe, envisageant ce pôle où est le coeur du mercure, avait exprimé le même souci, au passage que nous avons cité dans notre étude *Notre-Dame de l'Alchimie* (*Atlantis*, n° 209) et qu'il n'est pas vain de rappeler en ce lieu. Aussi bien est-il encore expédient que nous y ajoutions maintenant le paragraphe qui suit dans le même chapitre et qui donne l'indication du phénomène très positif, tant espéré de l'opérateur à la main habile et certaine, à l'esprit sagace et prudent :

Le sage se réjouira, le fou cependant fera peu de cas de ces choses, ni s'instruira dans la sagesse, quand même il aura vu le Pôle central tourné au dehors, connaissable au signe fameux du Tout-Puissant. Ils sont de tête si dure, vue quand ils auraient vu des signes et des miracles, néanmoins ils n'abandonneraient pas leurs sophismes, ni n'entreraient dans la voie droite.

Sapiens gaudebit, stultus tamen haec parvi pendet, nec sapientiam discet, etiam licet Polum centralem extraversum conspexerit notatum signo Omnipotentis notabili. Tam durae sunt cervicis, quod etsi signa viderint & miracula, non tamen sophismata sua deponant, nec semitam rectam ingrediantur (13).

*
* *

L'étoile apparaît comme le signe certain, comme le scel d'agrément et d'impeccabilité, tant mentale que physique, pour la marche dure et incessante dans les sables du labyrinthe, pour la quête patiente et prédestinée de haute poésie. Celle-ci se montre de double nature, opérative et intellectuelle, qui, l'une et l'autre, relèvent également d'un apport supérieur, attiré de sa source à la fois inconnue et inaccessible. Dès lors, on ne sera pas surpris qu'André Breton ait placé naguère, sous l'invocation à *l'Etoile scellée*, sa galerie d'art insolite.

12. « Le Triomphe Hermétique ou La Pierre Philosophale Victorieuse », *Atlantis*, n°s 191, 193 et 195, ainsi que le tirage à part.

13. Introitus apertus ad occlusum Regis Palatium ; *l'Entrée ouverte au Palais fermé du Roi*, IV, § 3.

Il faut connaître la tendresse profonde que nourrit, à l'endroit de l'alchimie, l'inventeur incontesté du mouvement surréaliste; substantif que nous soulignons, parce que pris en son sens propre et pleinement topique en l'occurrence. Nous conseillons ici la lecture de l'avant-propos de *L'Au-delà des grammaires*, duquel Camille Belliard a justement remarqué « qu'il ne saurait vieillir », dans son *Avertissement* pour la réunion, sous le titre « Mes Semailles », de la partie, plus rare et plus substantielle, des oeuvres philosophiques de Philéas Lebesgue (14). On s'y arrêtera, en illustration de notre propos, sur le passage que notre vieil ami, tant regretté, emprunta judicieusement à Goethe, où Faust, dans sa méditation, substitue, par degrés, l'Action au Verbe, comme créatrice, au commencement du monde.

L'étoile appelle tous les mages, où qu'ils se trouvent, et, particulièrement, parmi les *gentils*. De ce point de vue, la résonance est telle, que nous ne saurions, dans le cadre de la présente étude, seulement tenter d'en définir les plus importantes modulations qu'il est possible, néanmoins, de recueillir, d'ores et déjà, dans le livre, récemment paru, de notre ami Jean-Louis Bédouin. Le chapitre XVI, de ce minutieux travail d'histoire, exécuté avec autant de méthode que de souci de parfaitement écrire, le chapitre XVI, disons-nous, s'offre en véritable paradigme de dissertation hermétique, duquel on ne découvre pas l'équivalent, chez les meilleurs *occultistes* contemporains, à ce point poussé vers l'accession à la vérité transcendante (15).

L'effort de Jean-Louis Bédouin se montre à la fois considérable et conséquent, n'ayant d'égale que la *Préface au Traité des Matrices* que publia la revue « Le Surréalisme, même » (1958) et avec laquelle il s'harmonise intimement. Dans ce magnifique essai de Vincent Bounoure, nous constatons, en effet, la même sensibilité aiguë à l'universelle aimantation de l'étoile des mages de laquelle l'auteur propose très justement que « cette griffe ésotérique nous prévient que les objets ne sont rien que des signes et que la fonction des signes est de s'assembler en objets ».

Savignies, ce jour de l'Epiphanie, 1962.

Eugène CANSELIET.

14. *L'Amitié par le livre*. Blainville-sur-Mer (Manche), 1955.

15. *Vingt ans de surréalisme* (1939-1959). Editions Denoël, Paris (VIIe).

La Terre et les Etoiles

(Aperçus sur la structure, les symboles
et la magie du Cosmos)

QUELQUES APERÇUS SUR LE COSMOS DES ANCIENS.

Depuis des millénaires le grandiose et serein spectacle du Ciel étoilé a permis à la recherche positive comme à la mystique de prendre leur envol. Dans toutes les religions évoluées le Ciel tient une place de premier plan. N'est-il pas l'expression la plus frappante de l'univers tel que nous le révèle notre sens de l'espace ? Et l'espace ne caractérise-t-il pas un aspect fondamentalement lié à toute manifestation de la vie ?

Traditionnellement, le Ciel est la zone complémentaire de la Terre et c'est à ce titre que les phénomènes célestes ont retenu l'attention des chercheurs depuis les premiers âges.

Les familles stellaires doivent donc nécessairement jouer un rôle dans les doctrines anciennes puisque leur existence est en corrélation avec la naissance des questions les plus vastes qui peuvent se poser à notre esprit :

- D'où vient l'Univers ?
- Quelle est sa structure matérielle ?
- Vers quoi peut-il tendre ?
- Quelles sont la signification et la trame cachée de son existence ?

Nous nous proposons d'examiner, dans l'exposé suivant, quelques faces du symbolisme stellaire.

Comme il s'agit d'un sujet fort vaste nous le limiterons, et nous n'effectuerons qu'un survol rapide pour apercevoir quelques aspects frappants des symboles et des croyances archaïques.

Mais avant d'aborder les problèmes envisagés, il nous semble utile d'exposer brièvement un certain nombre d'idées anciennes concernant la structure du Cosmos.

*
* *

Les penseurs de la Grèce décrivirent généralement l'Univers à l'aide de notions fort curieuses.

Héraclite et Thalès paraissent considérer les astres comme des nefs ou des bassins qui se meuvent sur une voûte céleste et liquide, et ce sont des exhalaisons sèches venues de la Terre qui se consomment dans ces nefs. Empédocle disait que le Soleil n'est qu'une illusion; le feu de l'empyrée (zone située au-delà des Etoiles) était réfléchi sur la Terre et toute cette lumière se condensait sur un firmament formé d'éther cristallisé.

Xénophane affirmait que les phénomènes visibles dans le ciel sont des vapeurs assez lointaines analogues aux feux Saint-Elme qui apparaissent sur les mâtures des navires. Anaximène soutenait que les astres sont des corps solides, mais légers, d'une nature ignée, et supportés par l'air comme peuvent l'être des feuilles minces enflammées.

On pourrait multiplier les exemples de ces opinions contradictoires. Les théories plus classiques semblent avoir été établies et transmises par certains groupes de prêtres babyloniens qui décrivaient trois cieux différents : l'empyrée, le Ciel éthéré des Etoiles, et le Ciel des planètes. L'empyrée, zone du feu selon l'étymologie grecque, était le domaine d'une puissance ignée et divine tellement pénétrante qu'elle se répandait partout. Les Etoiles étaient formées des parties les plus denses de ce feu. Au-dessous se trouvait le ciel planétaire avec la Terre au centre.

Mais cette description ne nous renseigne ni sur la grandeur ni sur les distances que l'on attribuait aux Etoiles. Il apparaît que l'on concevait ces dernières comme des corps de dimensions modestes, tous situés à des distances semblables de la Terre, et que ces corps étaient enchâssés dans une sphère mobile d'éther cristallisé à la fois solide et transparente. On plaçait parfois un Ciel d'eau au-delà de la sphère de cristal éthérique, entre la zone des Etoiles et l'empyrée.

Il est impossible de dire à partir de quelle époque ces idées se sont formées. Quant à la Terre et à la Lune, certains documents laissent supposer que les babyloniens les considéraient comme des nacelles, c'est-à-dire comme des corps creux, concaves d'un côté et convexes de l'autre.

Cette image doit correspondre à des théories très archaïques qui faisaient flotter la Terre sur un Océan sans fin. Ces théories étaient probablement déjà dépassées quand se répandit la notion de l'empyrée.

La doctrine des trois cieux et de la sphère de cristal éthérique fut à la longue adoptée par la majorité des penseurs grecs, et on la trouve communément à partir du Ve siècle avant notre ère.

Mais il semble que ce soit surtout sous l'influence du pythagorisme que l'on parle de plus en plus fréquemment de la sphéricité de la Terre, de la Lune, du Soleil; enfin Aristote multiplie les sphères transparentes d'éther cristallisé autour de notre globe

pour expliquer les mouvements rétrogrades des planètes en certaines périodes de l'année (1).

Avec quelques variantes, ce sont ces doctrines qui passeront en Europe comme fondées pendant tout le moyen âge, concurremment avec la théorie des épicycles de Ptolémée. Certains astronomes reprirent alors également l'idée d'une eau céleste (probablement séparée du monde sublunaire par un firmament cristallin); cette conception persista jusqu'au XVIIe siècle. On la trouve même, avec étonnement, dans l'oeuvre de Descartes; ce « père du rationalisme » expliquait que c'était un liquide cosmique tournoyant qui provoquait le mouvement régulier des astres qu'il entraînait. Bien que l'on plaçât le soleil à une distance de la Terre qui annonçait les calculs modernes, tels étaient encore les enseignements acceptés en Occident à la veille de l'apparition de la mécanique céleste de Newton.

Quelle part doit-on attribuer à l'Egypte dans l'élaboration des connaissances astronomiques des civilisations antiques ?

On sait, à dire vrai, peu de choses des idées égyptiennes, le secret ayant été constamment la règle du clergé de la vallée du Nil.

Quelques textes comparent les astres à des lampes allumées au firmament par les dieux nocturnes; mais faut-il considérer cette image comme une allusion visuelle, poétique et populaire, ou s'agit-il d'un phénomène à prendre au sens précis des mots ?

D'autres documents magnifient les Etoiles en les appelant « les impérissables », ou « les indestructibles ».

Tout ceci ne nous renseigne guère sur la nature des corps stellaires, et doit-on accepter les qualificatifs précédents de façon littérale ?

Cela ne semble pas certain, et nous allons voir pourquoi. La théorie babylonienne de l'empyrée, et de sa sphère éternelle de feu, ne fut probablement pas admise dans les doctrines des prêtres pharaoniques. On relève en effet, dans un texte, un curieux dialogue entre Osiris et Toun (l'un des noms archaïques du Créateur primordial). Celui-ci prédit la fin du Monde et la venue d'un grand serpent que personne ne connaît. Le serpent étant ici le symbole des puissances matérielles dans l'univers, il s'agit donc d'une destruction cosmique peut-être suivie d'une création nouvelle. Il est ainsi permis de croire que le Cosmos égyptien n'était pas nécessairement considéré comme éternel.

1. Divers auteurs affirment que Pythagore (élève des temples égyptiens) plaçait le Soleil au centre du Cosmos, et non la Terre.

Le fait est controversé. La théorie du Soleil central (et du mouvement de rotation de la Terre) fut essentiellement soutenue par Aristarque de Samos (IIIe siècle avant J.-C.) et reprise par Séleucus (vers 150 avant J.-C.) qui montra la dépendance des marées et des mouvements lunaires.

D'autre part ce Cosmos ne s'identifiait pas intégralement à l'espace. Au-delà de Nout (le corps étoilé du Ciel) règnent des ténèbres sans fin où ne pénètrent ni les rayons du Soleil, ni la puissance des dieux; et ces ténèbres sont plus sombres que la noirceur du monde souterrain (2).

Ainsi certaines élites des temples du Nil paraissent avoir conçu un univers étoilé, formant sans doute un ensemble sphérique, hors des limites duquel se trouvaient des abîmes effrayants. Si nous nous reportons aux époques où ces idées naquirent, alors que rien ne permettait de découvrir les millions de galaxies qui nous entourent, il apparaît quand même que les vues égyptiennes n'ont manqué ni de logique, ni de puissance; elles marquaient également plus de justesse que les doctrines de la Chaldée, avec leur ultime empyrée de flammes dont on se demande s'il s'étendait indéfiniment dans l'espace ?

Enfin, ces textes ne suffisent-ils pas à mettre en doute les dires d'un certain nombre d'égyptologues qui pensent que le clergé pharaonique archaïque croyait à l'existence d'une Terre plate et d'un Ciel soutenu par des colonnes ?

Si vaste soit-il, qu'aurait pu signifier cet échafaudage bizarre à propos d'un univers entouré par un vide illimité ?

Quelques sages de la vieille Egypte avaient donc nettement perçu et posé le problème de l'infini spatial, et ils l'avaient situé sur un plan redoutable. Ils ont pensé que l'espace insondable échappait à l'emprise même du Démon solaire... seul créateur du monde stellaire et planétaire alors connu.

Nous avons montré (voir n° 203 d'*Atlantis*), que tout se passe comme si le grand sanctuaire de Karnak était établi selon des normes reliant cet édifice à des mesures provenant à la fois du mètre et de l'année astronomique. Or, le mètre est tiré du globe terrestre; on peut en déduire que certains groupes intellectuels de l'antiquité connaissaient la sphéricité de la Terre, et qu'ils avaient au surplus mesuré avec précision la grandeur de notre habitat.

DU SYMBOLISME A LA MAGIE COSMIQUE.

Le mot symbole, en première approximation, désigne un signe de reconnaissance, la marque d'une empreinte.

Dans le domaine religieux, le symbole est donc d'abord ce qui permet de marquer les lois de l'ordre universel et de prendre en même temps conscience d'une intelligence divine.

Le symbolisme ancien se subdivisait lui-même en deux domaines distincts. L'un d'eux correspondait aux conceptions encore admises aujourd'hui et s'apparentait à la simple allusion visuelle.

2. Papyrus signalé par l'égyptologue H. FRANKFORT dans la *Royauté et les dieux* (éditions Fayot).

Prenons un exemple : représenter le Temps par un vieillard armé d'une faux cela n'est guère que de l'imagerie symbolique et ne va pas plus loin. Les sculpteurs des vieux peuples ont largement usé de ces procédés qu'ils connaissaient aussi bien que nous, ou plutôt beaucoup mieux, car ils les inventèrent.

Toutefois, il existait un autre et vaste domaine qui ne relevait pas seulement du signe purement intelligible. Dans ce secteur les symboles étaient destinés à mettre en relation les êtres humains et les rythmes de l'univers; le symbolisme exprimait alors une liaison effective avec les énergies du Cosmos ou d'une de ses parties.

Autrement dit, il y avait, dans les civilisations païennes, un symbolisme qui s'apparentait à la magie (3).

Dessiner ou réaliser de quelque manière un symbole magique c'était jadis se servir d'un moyen d'action dont l'intention ne se limitait pas à l'éveil d'une idée ou d'une association d'idées chez d'autres hommes; cela pouvait être un moyen d'évoquer certaines puissances invisibles et de se mettre à l'unisson avec elles. Le symbolisme ainsi conçu devient fort intéressant, et il dépasse la notion des choses dessinées ou sculptées; il nous fait pénétrer directement dans la « magie d'Etat » des peuples évanouis.

A cet égard, il nous faut lutter ici contre une interprétation inexacte des faits anciens : celle qui confond la grande magie des religions païennes, et la petite magie individuelle de tous les temps à laquelle convient essentiellement le terme de sorcellerie.

La magie d'Etat, constamment utilisée dans les constructions politiques de l'antiquité (et bien plus tardivement encore dans certains continents), n'avait pas pour but de contrarier les phénomènes que nous qualifions de naturels; elle s'efforçait simplement de réaliser entre la société et la nature divinisée une harmonie aussi complète que possible.

Cette fusion entre l'ordre universel et l'ordre humain (ce dernier représenté notamment par le chef de clan ou le pouvoir royal), reposait généralement sur une imbrication permanente entre les phénomènes sociaux et la plupart des cycles saisonniers, terrestres ou célestes.

Il ne s'agissait point de les perturber, mais de s'intégrer dans leurs déroulements sans cesse renouvelés.

C'est le contraire même de ce que nous entendons presque toujours aujourd'hui par le mot « magie », puisque celle-ci se

3. Il serait très intéressant d'analyser le mot « symbole », du grec *συμβολον* - (cf. à ce sujet *Atlantis*, n° 73). Nous aurons l'occasion d'y revenir, mais précisons que dans son sens le plus vaste, le mot symbole peut se traduire : « Ce qui permet de communier avec les courbes et les rythmes du Cosmos. »

proposerait (nous dit-on) de troubler les principes qui règlent la marche normale du Monde.

Tels sont les contre-sens auxquels ont abouti deux mille ans d'interprétations diverses, tour à tour chrétiennes ou superficiellement rationalistes.

Le grand symbolisme des religions païennes, tel que commençant à nous le restituer graduellement les travaux de l'archéologie moderne, ne se traduisait donc pas uniquement par des figures tracées à la main.

Il avait une portée bien plus large et trouvait son utilisation dans de nombreux domaines. Il devait déterminer l'aspect esthétique des lieux sacrés, régler la configuration des sanctuaires, diriger la mise en scène des rites, apprécier la valeur des musiques cultuelles, orienter la construction des cités, et il pouvait s'imposer jusque dans la structure des classes sociales et marquer toute l'organisation d'un Etat. Ce symbolisme collectif et magique était l'expression pratique d'une conception fondamentale des mondes païens (dont nous avons presque perdu le souvenir), je veux parler de la conception du « temple », qui engendra elle-même des « empires-temples (4) ».

Dans la suite de l'exposé, nous allons parler du symbolisme et de la magie cosmiques.

A propos d'un tel sujet, il est difficile d'isoler les Etoiles des autres corps célestes.

Dans les doctrines des vieux peuples, l'Univers était un Tout -- et le mot latin *Universum* le dit. Etymologiquement l'*Uni-Wer* -- (la racine *Wer* est commune à diverses langues indo-européennes) -- était l'unité (divine) qui tourne rythmiquement (5).

Les actions stellaires ne pouvaient donc être dissociées de celles des planètes, de la Lune ou du Soleil.

Nous savons d'ailleurs aujourd'hui que le Soleil est lui-même une Etoile, la plus rapprochée de la Terre.

LE SYMBOLISME STELLAIRE EN EGYPTÉ.

Les sept Etoiles de la Grande Ourse étaient, pour les prêtres de l'Egypte, soudées aux phénomènes de la naissance et du renouvellement de la Création. Au-delà de ces Etoiles, et veillant sur

4. J'ai schématiquement évoqué la notion des « zones-temples » à la réunion mensuelle d'*Atlantis* du 15 décembre 1961. Peut-être aurai-je un jour le temps de faire une synthèse concernant ce problème pour les amis de Paul Le Cour.

5. Le terme *Wer* exprime les idées de tourner, ou de tordre. On trouve cette racine dans : verser, convertir, adversaire, vertige, controverse, etc. Dans l'art poétique les mots : vers, versifier, ont également la même racine, mais dans ce cas le terme primitif *Wer* donne l'idée d'un rythme cyclique; c'est aussi le sens fondamental du mot *Uni-Ver*.

elles, résidaient les quatre fils d'Horus, puissantes divinités associées à l'ordre universel; ces fils d'Horus jouaient un rôle dans la vie d'outre-tombe et ils étaient en rapport avec les vases canopes (au nombre de quatre) qui contenaient les viscères du corps de chaque momie.

C'est aussi dans les régions boréales que se trouvait « le Lac du Sa », réservoir mystérieux du fluide vital indispensable à tout ce qui se meut sur la Terre ou dans l'espace.

Les astres du Septentrion étaient appelés globalement les Etoiles du Nord, ou mieux encore on les désignait par une dénomination spéciale : « la Cuisse ». L'étoile polaire portait le nom de « Chef de la Cuisse », ce qui signifie qu'elle était considérée comme le support des mouvements de la sphère sidérale. Il semble que les observateurs égyptiens se soient servis des étoiles boréales pour déterminer l'évolution générale des plus longs cycles célestes qui retentissaient sur la terre par leur action. Cette méthode est probablement en liaison avec l'orientation du couloir d'entrée de la Pyramide de Chéops; on sait que ce couloir paraît avoir été volontairement dirigé vers l'Etoile polaire. De cette direction, quelques astronomes (depuis le siècle dernier) on essayé de déduire la date approximative de construction de la Grande Pyramide en calculant quelle étoile pouvait autrefois avoir servi de repère polaire.

Les différentes recherches ont donné, suivant les procédés employés, des résultats variant entre 2 800 et 2 160 avant notre ère. En gros, cette chronologie reste proche de celle des archéologues qui fixe aux alentours de 2 700 avant Jésus-Christ l'âge du plus grand édifice de Gizèh.

Toutefois le couloir dont nous venons de parler ayant été muré au nu de la paroi extérieure de la Pyramide, et ceci peut-être dès la terminaison du bâtiment, certains auteurs ont dénié toute valeur à l'orientation dudit couloir qui n'aurait eu aucune raison d'être, astronomiquement parlant. Mais il est bon de se souvenir que les constructions anciennes et sacrées n'obéissaient pas aux lois des techniques modernes.

C'est ainsi que l'on connaît des temples phéniciens, et diverses pyramides égyptiennes, qui portaient des inscriptions cachées qui n'étaient plus destinées qu'aux dieux seuls. Les pierres de fondation des sanctuaires babyloniens, enfouies dans le sol, illustrent le même principe en portant le nom de leur fondateur qui plaçait également sous terre des métaux rares et des pierres précieuses dont les influx magiques s'accordaient « sympathiquement » avec la puissance du dieu dont on érigeait l'habitable.

Même dissimulé aux humains, le couloir de la Pyramide de Chéops pouvait être considéré comme le récepteur de certains

effluves des divinités boréales, par exemple du fluide *Sa* dont nous avons déjà parlé.

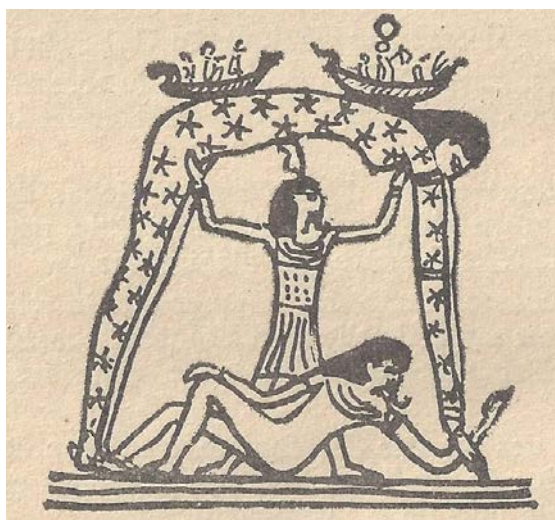
Ces effluves pouvaient ensuite aider dans leur vie d'outre-tombe non seulement le pharaon défunt, mais tous les hauts personnages enterrés dans la nécropole voisine.

Bien entendu nous donnons cette indication à titre d'hypothèse. On sait qu'un calife a fait ouvrir le premier la Grande Pyramide au IX^e siècle; or, si les récits arabes ne sont pas très explicites, la plupart accordent cependant qu'un corps y fut trouvé.

On peut s'étonner seulement que trop d'auteurs ignorent ces documents qui mentionnent la découverte d'une momie dans la tombe de Chéops vers l'an 820 de l'ère chrétienne.

En observant la mythologie de la vallée du Nil il est intéressant de remarquer le rôle sans cesse attribué au bétail dans les images sacrées.

Il s'agit là, pour un peuple qui fut voué à l'agriculture, d'un symbolisme allégorique bien adapté à sa mentalité.



Une figure symbolique égyptienne classique : *Nout*, la déesse du Ciel, est séparée de la Terre (*GEB*) par le dieu *Shou*, qui représente le vide spatial. Le corps de *Nout* est parsemé d'Etoiles à cinq branches.

Le Soleil qui paraît chaque matin est assimilé à un veau naissant, et le même astre dans toute sa force est comparé à un taureau.

Nout, la déesse égyptienne du Ciel, est tantôt une femme au corps étoilé, et tantôt une « vache céleste » placée au-dessus du dieu *Geb* (la Terre). Autour du corps de l'animal glissent la barque solaire et les étoiles. Certains textes comparent les ténèbres à la poix et la lumière au lait. Cette image paraît expliquer l'allégorie de la vache céleste.

Le Cosmos, par les Etoiles et le Soleil, est le grand réservoir du Lait (la lumière), et les mythes gréco-latins ne nous ont-ils pas légué le nom de la Voie lactée ?

Il reste fort probable d'ailleurs que cette appellation est la transposition d'un mythe égyptien. Le récit latin disait que la Voie lactée provenait des gouttes de lait tombées du sein de Junon mordu par Hercule enfant. Or, Junon, parèdre de Jupiter, possède un nom que l'on peut décomposer en deux syllabes : *Iu* et *No* (en latin Junon se transcrit par *Juno*).

Iu est un terme-symbole méditerranéen de la divinité personnalisée (Jupiter, mis pour *Iu*-pater, rappelle par exemple *Iao*, ou *Yaou*, ou *Io* qui désignaient chez les sémites divers noms du dieu suprême; chez les Grecs on trouve également *Iacchos*, un des noms de Dionysos, fils de Zeus); bien entendu c'est la lettre I qui est primordiale dans les noms précédents, et nous retrouvons cette voyelle dans l'Isis égyptienne (*Is-Is*), -- et même le *Ia-veh* de Moïse.

Quant à la deuxième syllabe de *Iu-No* elle s'apparente visiblement au nom de la déesse pharaonique du Ciel : Nout.

Le nom de Nout semble lui-même issu du terme égyptien *Nou* (la matière primordiale cosmique, qui peut engendrer toutes les formes).

Iu-No (ou *Juno*) serait donc l'aspect global des puissances latentes de la nature visible et matérielle. C'est peut-être encore l'équivalent de la Vierge noire des alchimistes.

De telles rencontres semblent indiquer que la religion romaine (généralement très superficiellement étudiée) possédait, dès l'origine, des attaches métaphysiques avec certaines conceptions orientales.

La rencontre des mythes de l'Egypte avec ceux de Rome n'est-elle pas révélatrice de traditions méditerranéennes communes qui se perdent dans la nuit de la proto-histoire ?

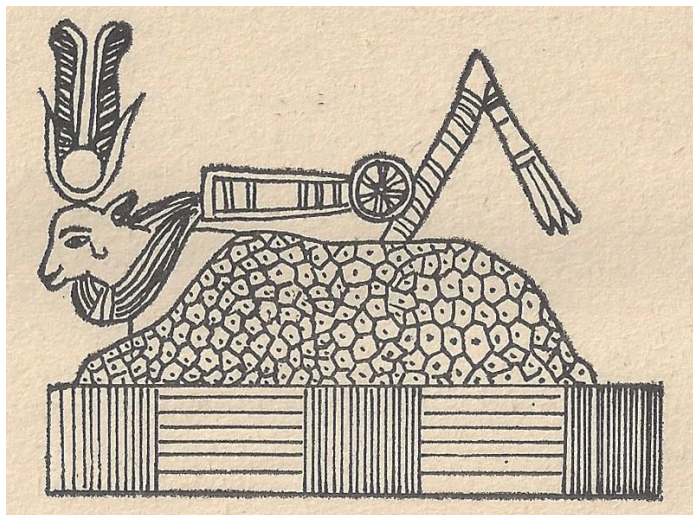
La vieille image qui identifie le lait et la lumière se poursuit toujours dans l'astronomie moderne. Les nébuleuses lointaines, vastes agglomérations d'Etoiles découvertes par la photographie télescopique, ont reçu le nom de « galaxies ».

D'autre part, si les espaces sidéraux peuvent être tantôt comparés aux formes d'une femme (Nout), tantôt au corps d'un animal, on saisit ici sur le vif un des côtés allégoriques de la religion égyptienne que divers égyptologues s'efforcent de contester en prétendant donner un sens littéral aux images. Or si l'espace étoilé est un colossal corps féminin, il ne saurait être simultanément celui d'un énorme ruminant. Quant au Soleil, il est tantôt un disque ailé, tantôt un scarabée, tantôt un dieu naviguant sur une barque. La multiplicité contradictoire des figures montre qu'il s'agissait

surtout de concrétiser des notions cosmiques (parfois abstraites) par des symboles descriptifs.

La nature, énergie vivante liée à l'apparition du soleil, pouvait être encore figurée par l'étrange vache Mehurt (6).

Le corps de la vache Mehurt est entièrement couvert par une sorte de prolifération d'éléments cellulaires, et cette image nous montre à nouveau la puissance évocatrice du symbolisme égyptien.



L'étrange vache *Mehurt*, une des plus curieuses allégories égyptiennes de la vie cosmique. Remarquez le corps couvert d'un véritable réseau cellulaire, la tête surmontée du disque solaire et la double penne symbole du dualisme divin.

Une sorte de gros collier formant harnais est relié à un instrument à roue et à un fouet ; cet ensemble paraît destiné à évoquer le travail perpétuel des énergies de l'Univers.

Ces cellules paraissent représenter les innombrables manifestations du monde créé par le Démon solaire, mais qui pourra dire comment il se fait que le réseau tracé sur le corps de Mehurt rappelle le dessin des cellules végétales, fort grossières, comme on peut les voir dans des gravures modernes ?

Si Mehurt était une expression de la vie, on aperçoit encore le symbole du bétail dans l'équilibre universel sous la forme d'une procession de sept vaches accompagnées d'un taureau. Cet ensemble de divinités animales forme une Ogdoade, ou si l'on préfère il matérialise l'idée d'une Octave cosmique.

6. Mehurt est une déformation simplifiée d'une appellation égyptienne compliquée que l'on peut transcrire par : *Mh-Mw-Wr-T*.

En particulier la syllabe *Mw* -- (*Mo*, ou *Mou*) -- signifie l'Eau, ou les Eaux. Il s'agit probablement du symbole de la matière universelle primordiale.

On retrouve cette Octave peinte dans certains édifices funéraires -- (tombe de Nefertari) --; les spécialistes ne semblent pas d'accord sur sa signification, mais elle est parfois rattachée à l'action solaire considérée sous son aspect féminin (la déesse Hat-Hor, à tête de vache, était liée au nombre sept).

Ce symbolisme chiffré, qui mettait en relation des rites funéraires avec l'énergie d'une Octave, influença peut-être certaines conceptions plus tardives des civilisations méditerranéennes et pourrait expliquer l'importance attribuée au nombre huit, que l'on retrouve dans des édifices grecs et dans le christianisme.

Il est remarquable que les édifices octogonaux furent réservés à des cérémonies de purification ou de baptême, aussi bien à Athènes qu'à Rome. Or le baptême est rituellement associé au thème de la naissance à une vie nouvelle, et tous les rites égyptiens funéraires étaient axés sur l'idée d'une sorte d'accouchement dans l'outre-tombe, d'une re-naissance au sens le plus fort du terme.

On facilitait ou on provoquait cette renaissance par des procédés magiques pour tirer l'esprit et « l'âme sensible » du défunt de l'inactivité foncière où la mort les engloutissait temporairement.

C'était Horus (lui-même étroitement imbriqué avec Hat-Hor) qui avait indiqué aux hommes les rites de la résurrection. En ranimant son père Osiris (par sa magie jointe à celle d'Isis), le dieu solaire avait ouvert la voie de la vie éternelle aux fidèles de son culte.

Osiris, devenu guide et juge dans l'autre monde, était en relation avec l'action fertilisante des eaux du Nil; les puissances de l'eau et de la germination étaient donc (réellement ou par allégorie) un des éléments nécessaires de la vie nouvelle après le trépas.

Cependant la déesse du ciel, Nout, était une des grandes protectrices des morts; d'après les doctrines égyptiennes il fallait une véritable conjonction des énergies de la Terre et des énergies célestes pour re-crée la vie individuelle au bénéfice de chaque défunt. Un symbolisme stellaire et magique trouvait ainsi sa place dans les actes rituels amenant la résurrection, et on assurait fréquemment son efficacité par la reproduction gravée du corps de Nout, entièrement parsemé d'Etoiles, que l'on incrustait dans le granit à l'intérieur des sarcophages.

Devant la multiplicité des images mythiques on peut se demander quelle était l'idée directrice la plus constante et la plus essentielle dans les doctrines de l'Antiquité ?

Il semble que les Anciens se sont traditionnellement préoccupés de l'interaction et de l'interpénétration des forces terrestres (s'élançant vers l'espace) et des forces du Ciel attirées par cet appel invisible.

C'est à partir de cette idée que sont nés de nombreux récits concernant un Ciel considéré dans sa totalité comme masculin ou fécondateur et correspondant à une Terre-mère.

Cette division des énergies divinisées de la Nature se transformait assez souvent et pouvait être alors assimilée au mariage d'un dieu et d'une déesse. Dans ce cas, pour entrer en contact avec les forces en jeu, ou même pour provoquer et faciliter leur rencontre, les prêtres passaient du mythe au culte par un rite sacrificiel; ce rite était un acte précis destiné à obtenir pour un groupement humain des résultats bénéfiques dans des domaines divers. Le sacrifice, tel qu'il fut pratiqué dans les religions cosmiques, établissait ainsi en premier lieu une relation et une remise en ordre volontaire entre les forces terrestres et celles de l'espace ambiant.

A travers les lieux et les siècles le rite sacrificiel prit des significations différentes suivant les peuples, et parfois chez le même peuple.

Il faudrait un volume entier pour étudier et dépeindre les interprétations du sacrifice religieux au cours des âges dans les civilisations importantes; ce fut par excellence une notion variable sur laquelle l'imagination ou la métaphysique influèrent tour à tour. Le symbolisme allégorique s'y mêla au désir de l'action efficace, mais on peut dire que celle-ci resta toujours le dessein essentiel.

Le sacrifice fut donc d'abord un acte de haute magie par lequel les hommes touchaient les puissances invisibles du Monde, soit pour les fléchir, soit pour les orienter et parfois les aider.

D'autre part l'une des règles presque constantes appliquées aux divinités anciennes était de donner à chacune les traits et les noms d'un couple. La prédominance du masculin ou du féminin variait d'un peuple à l'autre et le principe du Ciel-père et de la Terre-mère n'est donc pas absolu.

De la Chaldée à la Chine, de la Crête archaïque à la Grèce, la Terre resta généralement assimilée à un principe féminin et maternel.

L'Egypte peut compter parmi les peuples dont les conceptions ont été particulièrement nuancées et complexes lorsqu'il s'agissait de définir les rapports du Cosmos et de notre monde terrestre.

On constate au premier coup d'oeil que la théologie du Nil fait prédominer dans la création un principe actif ou masculin. La Terre elle-même est d'abord le dieu Geb, comme le créateur se confond avec la force cyclique du Soleil sous le nom de Toum-Râ.

Et c'est le Ciel étoilé qui devient une déesse : Nout.

Mais la prédominance masculine n'est pas aussi radicale qu'on peut le croire. Si l'on examine de près la religion pharaonique on s'aperçoit que les éléments dualistes (masculins et féminins) jouent toujours conjointement un rôle important dans le Monde. La prééminence du masculin semble résulter, davantage d'une idée de hiérarchie fonctionnelle (le plus actif dominant le moins actif) que d'une volonté de séparation ou de distinction honorifique. Hathor, déesse solaire, est une puissance vénérée.

Isis (épouse d'Osiris), est une force à la fois bienfaisante et redoutable, la grande magicienne de la nature terrestre et lunaire, de la vie et de la mort.

D'autre part les rapports entre les divinités de la Terre et du Ciel sont remplis de transpositions et d'interférences continues; il en résulte pour ces divinités des rôles hybrides.

Osiris, dieu souterrain, possède des ramifications vitales qui le joignent à la constellation d'Orion; Isis participe à la ronde astrale de l'Etoile Sothis (Sirius), et son fils Horus a des attributions solaires et célestes particulièrement étendues.

Quant aux quatre fils d'Horus nous avons déjà signalé leurs rapports avec les Etoiles de la Grande Ourse.

Ces personnages, et bien d'autres encore, représentent le cortège des grandes énergies mondiales. Celles-ci vont et viennent, et leurs actions tissent incessamment la vie entre le monde humain et les mondes divins.

Il existe donc autour de nous comme un gigantesque système nerveux invisible, qui se ramifie dans les sens les plus divers, et le long duquel de magiques influx circulent en des directions alternativement opposées. En résumé l'Univers se comporte comme un organisme rayonnant dont tous les rythmes pénètrent sans fin les êtres vivants et les choses.

Pour clore ce bref aperçu du grand schéma de base des religions cosmiques est-il nécessaire de longtemps insister sur la profonde vérité qui lui servait de support ?

Matériellement, sans les rencontres entre les influences et les rayonnements de l'espace sidéral et de la Terre, sans les mêmes jonctions entre les radiations du Soleil et de notre globe, sans cette fécondation permanente de notre habitat terrestre par les forces ambiantes, rien ne germerait ou ne bougerait ici-bas.

Moralement, les élites des vieux temps voyaient encore dans les phénomènes issus de la rencontre vitale du Ciel et de la Terre l'immense réservoir des expériences possibles : celles de l'esprit qui cherche la vérité et qui aspire à la force, à la sagesse ou à l'extase.

Ce sont tous ces élans, combinés sur des plans divers, que les sanctuaires et les organisations rituelles traduisaient à la fois en langage symbolique et en actions de haute magie religieuse et sociale.

DE L'ASTROLOGIE PHARAONIQUE A L'HERMETISME MEDICAL.

Les crues du Nil étaient assimilées fréquemment aux transformations d'Osiris, le grand dieu de la résurrection, de la vie et de la mort, le justicier et l'ami des hommes

Son fils Horus était devenu une énergie astrale figurée sous l'aspect d'un faucon. Sous cette forme il représentait soudain l'une

des images primordiales et symboliques de la divinité, et les textes ajoutaient que ses yeux sont le Soleil et la Lune.

Mais Horus n'était pas seulement une puissance de l'espace. Il avait son émanation sur terre, parmi les hommes, et c'était chaque roi d'Egypte qui l'incarnait... Le premier titre du souverain était celui « d'Horus dans le palais », nom qui le distinguait du dieu : « Horus dans l'Horizon. »

Sur les statues de certains pharaons on voit un oiseau coiffant le crâne du monarque; c'est un rapace dont les ailes, rabattues à droite et à gauche, enveloppent la tête royale; le corps de l'oiseau est accolé à la nuque, à l'endroit connu sous le nom de « noeud vital ».

Cette image reproduit symboliquement Horus qui descend sur le roi et qui lui communique les effluves célestes du fluide divin.

Tout pharaon est en conséquence imprégné par la puissance magique du dieu dont les influx sont tout d'abord ceux du Soleil et de la Lune.

Mais Horus était aussi une manifestation ouranienne; c'était une entité immense ayant des relations avec les Etoiles et les corps planétaires.

Cela démontre que la royauté égyptienne est bien en communication avec les forces astrales, qu'elle est couverte et marquée par un réseau d'influence astrologiques, même si celles-ci ne cadrent pas exactement avec les conceptions babyloniennes qui représentent aujourd'hui l'astrologie classique.

Il en était ainsi, d'après la théologie, depuis que Osiris et Horus avaient figuré parmi les premiers rois d'Egypte (dieux incarnés sur terre) et que leur essence surhumaine s'était transmise dans les familles royales. Personnage de sang divin le monarque égyptien jouit en conséquence d'un pouvoir national unique; son énergie vitale est irremplaçable et s'identifie par certains côtés avec celle d'Horus, tout puissant par les activités solaires et lunaires.

Comme les dieux, le roi est doté de plusieurs *kas*, c'est-à-dire d'une série de forces animatrices, d'un faisceau d'âmes, et celles-ci sont intégrées à la continuité des phénomènes naturels... (7).

Mais dans l'antiquité il n'y a point de phénomènes naturels au sens où l'Occident l'entend de nos jours.

Il n'existe que des cycles divers, indéfiniment renouvelés, tour à tour constructeurs et destructeurs, émanant de la volonté divine en permanence, et le pharaon est ici-bas l'une des pièces maîtresses nécessaires au bon fonctionnement de ces cycles.

7. La pluralité des *kas* est mentionnée pour les dieux dès les anciennes dynasties. Un chiffre précis de quatorze *kas* apparaît sous la dix-huitième dynastie à propos des rois.

L'Egypte compte parmi les civilisations anciennes pour lesquelles le fonctionnement du Cosmos fut le plus fortement soudé à la magie.

Chaque ère terrestre, chaque zone de l'espace, chaque division du temps, grande ou petite, devaient dépendre d'une divinité ou d'un génie.

Il en résultait une extrême complication dans le déroulement des événements car il fallait connaître (ou s'efforcer de connaître) les moyens d'aider ou de maîtriser ces nombreux génies.

La nature entière possédait ainsi constamment un aspect « non mécanique » qui la plaçait à l'opposé des conceptions occidentales modernes.

C'est pourquoi nous disions dans la première partie de notre exposé que les simples rythmes quotidiens ou saisonniers relevaient de la magie, ce qui impliquait pour cette magie une utilité que nous ne concevons pas aujourd'hui : celle d'intégrer la société aux phénomènes naturels et d'assurer simultanément la permanence et le bon ordre de ces phénomènes.

Ce rôle était précisément celui de la magie royale égyptienne; elle exigeait de l'homme une réelle humilité, car elle supposait que l'ordre général des choses de ce monde était inexorablement voulu par les dieux créateurs. Il eut donc été impie de chercher à violer les lois du Cosmos. Cette remarque nous ouvre des perspectives intéressantes sur les pratiques des grandes magies d'Etat des civilisations disparues. On y découvre ainsi que les religions païennes n'aspiraient nullement à changer les processus qui commandent la vie : elles s'appliquaient simplement à aider leur accomplissement par des rites appropriés.

Cette constatation n'est pas valable seulement pour l'Egypte; à quelques variantes près on retrouve des conceptions analogues dans la majorité des textes anciens déchiffrés dans tous les continents.

Ce que nous avons dit de la prolifération des divinités égyptiennes reste bizarre puisque certaines inscriptions parlent d'un Créateur unique, d'un dieu unique même; parfois aussi les dieux locaux sont dépeints comme « les membres » du Démonarque primordial.

On se demande alors si l'Univers est mû grâce aux activités innombrables d'une seule puissance étrangement multiforme, ou si réellement il s'agit d'entités distinctes ?

Laissons-là le grand problème du panthéisme ésotérique égyptien. Si nous prenons la majorité des textes à la lettre, on est obligé de conclure à l'existence d'un polythéisme, mais il reste fort probable que diverses doctrines théologiques ont subsisté côte à côte, tout au long des millénaires, dans la vallée du Nil.

*

* *

L'astrologie égyptienne avait un rôle tour à tour divinatoire et médical. C'est dire que le symbolisme stellaire prenait dans ces domaines son plein effet de magie efficace.

On est mal renseigné sur les bases de l'astrologie pharaonique. Rappelons que les égyptologues contestent l'existence d'un zodiaque africain semblable à celui qui fut employé par les babyloniens, sauf au cours des périodes avoisinant l'ère chrétienne.

Le plus précis des zodiaques de l'Egypte, celui de Dendérah (actuellement au musée du Louvre) est l'objet de polémiques sans fin. Les uns voient dans ses figures l'influence de l'astrologie gréco-asiatique, d'autres y trouvent au contraire la reproduction de thèmes égyptiens anciens. Sa date de fabrication suscite également des discussions mais elle semble relativement tardive.

Ce que l'on sait toutefois c'est que les prêtres pharaoniques avaient dénombré le long de la trajectoire du Soleil des divinités qui partageaient avec l'astre du jour la maîtrise du temps.

Ces dieux *chronocrators* étaient importants, et leur pouvoir souvent attaché à des étoiles ou à des constellations.

Le Soleil devait compter avec eux et connaître « les charmes » grâce auxquels il était à même de poursuivre sa ronde quotidienne et son infatigable travail. Les dieux sidéraux du temps devaient être fort nombreux. Lorsque le zodiaque égyptien fut lié aux trente-six décans de l'année, trente-six dieux *chronocrators* et stellaires remplirent un rôle astrologique de plus en plus précis et de plus en plus proche du rôle dévolu aux divisions du zodiaque babylonien.

Une complication surgit du fait qu'il fallut mettre ces dieux stellaires en accord avec les emplacements des planètes dans les douze signes zodiacaux. Ce résultat fut obtenu parce que l'on décréta que les décans seraient les « masques » des planètes domiciliées dans leurs zones respectives.

Les croyances de l'Egypte disposaient particulièrement l'hermétisme médical à des jonctions avec les puissances stellaires. Selon ces croyances chaque partie du corps humain était sous l'influence d'un principe divin ou d'un génie cosmique, et ces relations amenaient les médecins à s'occuper d'astrologie et à utiliser un certain nombre de pratiques magiques. Parfois même on peut conjecturer qu'à des connaissances de médecine positive s'unissaient de véritables recettes de sorcellerie car diverses affections pathologiques étaient attribuées à des démons inférieurs qui prenaient possession de quelques organes.

En règle générale on sait que le zodiaque déroulé est constitué de telle sorte que les signes peuvent s'appliquer point par point aux différentes parties d'un corps humain : la tête étant dévolue au Bélier, le cou au Taureau, les épaules et les bras aux Gémeaux,

etc., pour finir aux pieds qui sont en correspondance avec les Poissons.

Nous avons souligné qu'il y a des discussions sur les analogies qui peuvent exister entre le zodiaque babylonien et l'astrologie réellement égyptienne; toutefois il est probable que les déductions restaient au moins de même nature entre le symbolisme magique et médical de la vieille Egypte et celui du zodiaque classique.

On supposait donc que les décans, ou certaines constellations, ou étoiles, ou planètes, influençaient les différentes portions du corps humain, et il s'agissait de trouver les plantes, les remèdes, les minéraux qui composaient un ensemble agissant « en sympathie » avec les génies astraux correspondants.

Les textes permettent de connaître quelles étaient les influences attribuées aux astres selon les heures de la journée. La place nous manque pour citer les énumérations caractéristiques en la matière, et ces influences étant propres à certains mois, des énumérations multiples devaient exister pour tous les jours de l'année.

Cet art hermétique, au moment de la diffusion de la culture alexandrine, fut appelé par les Grecs *l'iatromathematika*, la science des médecins.

Dans ces doctrines, l'art médical prit des formes infiniment variées, et l'on peut imaginer sans peine la concurrence que les différentes écoles d'herboristes, de magiciens et de médecins entretenaient entre elles au cours des âges.

En Egypte, l'art de guérir resta d'ailleurs l'apanage de certaines castes sacerdotales, et on reportait au dieu Toth l'origine des six principaux livres concernant les maladies et leurs traitements.

Les noms des constellations égyptiennes montrent la difficulté d'établir un apparentement précis avec le zodiaque que les Grecs nous ont transmis. Mais ce zodiaque classique était utilisé en Egypte au cours des derniers siècles avant notre ère, et c'est à dater de cette période que les Livres hermétiques nous ont légué des descriptions médico-astrologiques semblables à celles que nous allons indiquer maintenant :

Le troisième décan des Gémeaux produit les douleurs musculaires, le premier décan du cancer les maladies des artères, le deuxième décan régit les poumons et le troisième influe sur les maladies du coeur. Le premier décan du Lion domine l'estomac, etc.

C'est la doctrine concernant l'influence des décans qui paraît avoir été la forme principale de l'hermétisme médical.

Mais à partir de cette constatation on doit noter la formation de diverses écoles thérapeutiques, qui rappellent dès l'Antiquité l'opposition que nous relevons aujourd'hui entre l'homéopathie et la médecine classique. Pour la même maladie les uns voulaient alors lutter contre une influence astrale, cependant que d'autres

prétendaient au contraire la renforcer. Mais en fait il existait toujours une connexion admise par toutes les écoles hermétiques entre les influx astrologiques, l'organe à soigner, et les possibilités « sympathiques » des remèdes à utiliser.

Il circula dans les civilisations méditerranéennes un grand nombre d'ouvrages comportant des recettes médicales, notamment sous la forme d'une botanique astrologique.

Les uns furent attribués à des mages persans, les autres à Hermès Trismégiste, à Pythagore, à Démocrite, au pharaon Néchepso, voire à Hénôch ou bien à Salomon. Tous ces patronages doivent-ils être considérés comme établis ? Il semble qu'en réalité tous ces noms servaient seulement à masquer la concurrence de différentes sectes de médecins ou de thérapeutes.

L'un des traités célèbres est attribué au médecin Thessalos qui prétendait avoir été inspiré par Asklépios lui-même; il exposait une doctrine de guérison basée sur l'emploi de dix-neuf plantes fondamentales (soit sept plantes correspondant aux sept planètes et douze autres agissant en concordance et magie sympathique avec les signes du zodiaque).

C'est de cet ouvrage que nous allons extraire deux passages caractéristiques concernant l'un une plante solaire, l'autre une plante lunaire.

Plante du soleil : chicorée. -- La première plante est la plante du soleil appelée chicorée. Mêlée à l'huile de rose, son jus fait un onguent.

Ce jus est propre aux cardiaques et il les débarrasse de leurs maux. Il brise les fièvres tierces et quarts et, mêlé à de l'huile crue selon la même recette, il arrête les maux de tête. Si un homme tourné vers l'Orient s'en enduit le visage en invoquant le soleil et en le priant de lui donner de la grâce, il sera en faveur auprès de tous ce jour-là.

On prépare avec la racine une potion pour les cardiaques, les dyspeptiques dont l'estomac est malade et n'accepte pas la nourriture, ainsi que pour ceux qui acceptent la nourriture mais ne la digèrent pas.

(Les pilules se font par un mélange de miel vieux, d'épis de blé, de crocus, de fleur de lentisque et de racine de chicorée. Le tout est broyé dans un mortier. Les cardiaques prennent les pilules dans de l'eau et les dyspeptiques dans du vin de bonne qualité.

Plante de la lune : pivoine. -- Cette plante qui pousse surtout en Syrie et en Arabie subit les mêmes changements que la lune. En effet quand la lune croît elle croît aussi, quand la lune décroît elle diminue. C'est alors qu'elle est le plus utile. Si du jus de cette plante mêlé à de l'huile de rose on oint les malades atteints de fièvre tierce ou quarte on les débarrasse du mal. Si un homme est possédé d'un démon quelconque et qu'on lui fasse une fumigation de la racine, le démon

fuir aussitôt. Au contraire si, à ces mêmes malades, on attache une amulette de cette plante ou si l'on en fait une fumigation alors que la plante croît, le mal augmentera; de la racine de la plante en ses deux états, croissante et décroissante, on prépare un emplâtre qui a la même vertu et qui opère au même degré que l'emplâtre d'aristoloche sarmenteuse; l'emplâtre de la racine de la plante en décroissance étant efficace pour les écrouelles, oreillons et toutes les tumeurs superficielles et excroissances de la chair, l'emplâtre de la racine de la plante en croissance pour combler ceux qui sont en manque. Toi donc, en homme d'intelligence, tu peux te rendre compte que tous les maux physiques des hommes peuvent être, par cette plante, soit augmentés, soit diminués.

La conception exposée ici est extrêmement claire.

Cette magie astrologique n'est pas seulement « sympathique », c'est également une magie imitative. Quoi que l'on pense de telles conceptions, il n'est pas sans intérêt de les recenser quand on veut examiner certains aspects notables de l'hermétisme médical dans ses rapports avec les phénomènes célestes.

L'ETOILE A CINQ BRANCHES : SES ORIGINES ET SON SYMBOLISME NUMERIQUE.

Pour terminer notre tour d'horizon sur l'hermétisme il nous reste à dire quelques mots sur le symbole le plus fréquemment utilisé pour représenter les corps célestes : celui de l'Etoile à cinq branches.

Cette figure géométrique (encore appelée pentagramme étoilé ou pentacle) paraît d'origine égyptienne. Dans les grands sanctuaires pharaoniques certains plafonds étaient peints en bleu et décorés d'un semis d'étoiles à cinq branches. Le corps de la déesse Nout fut rituellement tacheté d'étoiles du même type : il y en a de fort beaux exemples dans les sarcophages ouverts, au musée du Louvre.

Au Ve siècle avant Jésus-Christ, après son long séjour en Egypte, Pythagore fit adopter le pentagramme par ses sectateurs; cette figure fut alors considérée comme un élément porte-bonheur, un gage d'harmonie cosmique et de santé. Elle devint également pour les Pythagoriciens un signe de reconnaissance entre initiés.

L'Occident a continué sur cette lancée et l'on retrouve aujourd'hui des pentagrammes étoilés dans les traditions les plus diverses; l'étoile égyptienne figure aussi bien dans les cathédrales gothiques que dans les loges maçonniques.

Le pentagramme naît évidemment du tracé du pentagone régulier et quelques symboles employés par les cabbalistes sont apparentés à ces tracés. On a souvent reproduit l'image empruntée à un ouvrage composé par Agrippa de Nettesheim (historiographe de

Charles-Quint, et médecin occultiste), image qui représente un corps humain inscrit dans un polygone de cinq côtés. Cette composition paraît avoir été connue dès le moyen-âge; elle est généralement accompagnée des signes du zodiaque, ce qui montre qu'il s'agit bien de l'interprétation d'un thème cosmique.

La politique moderne s'est emparée directement du vieux pentagramme de Pythagore, et l'étoile rouge des Russes concurrence les étoiles blanches du drapeau des Etats-Unis; ainsi le symbole de l'harmonie sidérale n'est-il plus aujourd'hui que le signe du désordre qui règne sur notre globe sublunaire.

Il est d'ailleurs à noter que les deux couleurs rituelles et opposées de l'Egypte étaient le blanc et le rouge (et non pas le blanc et le noir); on peut dire en conséquence que l'opposition du rouge et du blanc continue dans un certain sens l'image des tensions terrestres conçues jadis par les premiers hermétistes.

Remarquons encore que ce n'est probablement pas sans une secrète intention que les dirigeants américains ont inscrit leur bâtiment militaire principal dans un vaste et bizarre ensemble qui forme un pentagone (d'où le nom de l'édifice), tant il est vrai que des thèmes symboliques continuent à vivre là où l'on s'attendrait le moins à les trouver.

*
* *

D'où provient l'intérêt manifesté par les prêtres égyptiens à l'égard du pentagramme étoilé ?

On ne peut faire que des hypothèses, mais on sait que cette question nous ramène invariablement vers les très nombreux et bizarres problèmes soulevés par le Nombre d'Or... car l'Etoile à cinq branches (et le pentagone qui la génère) sont des figures dont les rapports fondamentaux sont régis géométriquement par ce Nombre

Rappelons d'abord qu'il s'agit d'un terme rythmique que l'on retrouve curieusement dans les formes vivantes, tantôt sous un aspect direct, tantôt sous forme d'une loi chiffrée.

Matila Ghyka, dans son ouvrage classique sur le Nombre d'Or (éditions Gallimard, 1931, en 2 tomes) nous livre d'excellentes remarques sur les figures à cinq axes, liées à un nombre impair, et qui s'opposent à l'aspect plus statique des constructions rigoureusement symétriques de l'hexagone, par exemple.

8. Deux pentagones sont réellement définis et associés par la construction dans un cercle d'une Etoile à cinq branches.

L'un est extérieur et correspond aux pointes de l'Etoile, l'autre est intérieur et correspond aux angles rentrants de la même Etoile.

L'ensemble des deux pentagones et de l'Etoile contient à lui seul trente fois la section « dorée », c'est-à-dire trente fois un rapport de proportions générant à chaque fois le Nombre d'Or. Le carré du Nombre d'Or est également engendré à maintes reprises dans cet ensemble.

Ces figures à cinq axes sont fréquemment utilisées par la Nature; on en découvre maints spécimens dans les fleurs pentamères, et bien des feuilles possèdent cinq pointes (sans s'inscrire pour autant dans un pentagone régulier). Notre main s'étire également suivant cinq directions, et nous avons signalé l'idée des cabalistes qui inscrivirent un corps humain (jambes écartées) dans un polygone de cinq côtés. Signalons encore que les cornes spirales de divers animaux, les coquilles des ammonites fossiles et celles des gros coquillages marins actuels, sont engendrées par des spirales logarithmiques, c'est-à-dire coïncident avec des courbes dont le facteur de croissance est lié au Nombre d'Or.

Les anciens observateurs ont-ils remarqué de tels phénomènes ?

Ce qui demeure vraisemblable c'est que le pythagorisme a transmis à l'Occident l'idée que le Nombre d'Or est un des rythmes fondamentaux d'un Cosmos harmonique : d'où l'Etoile à cinq branches qui en est le symbole. Précisons à ce sujet quelques autres faits.

Au XIII^e siècle de notre ère, le mathématicien italien Léonard de Pise (appelé encore Fibonaci) séjourna dans l'Orient arabe, et il paraît être le premier qui révéla l'existence des séries additives qui portent aujourd'hui son nom (séries de Fibonaci).

Toute série additive de Fibonaci est constituée d'abord de deux premiers nombres choisis arbitrairement; il suffit ensuite d'additionner ces deux premiers nombres pour obtenir le troisième, puis le deuxième et le troisième pour obtenir le quatrième, et ainsi de suite indéfiniment.

Dans la série-type fondamentale les deux premiers nombres sont 1 et 1, ce qui donne :

1 - 1 - 2 - 3 - 5 - 8 - 13 - 21 - 34 - 55 - 89 - 144, etc.

Plus une série s'allonge, plus la division de deux termes consécutifs (le plus grand divisé par le précédent, plus petit) se rapproche du Nombre d'Or : 1,618033, etc.

Ceci étant établi il devient intéressant de savoir que l'on découvre dans la botanique les nombres de la série fondamentale de Fibonaci, et notamment dans la phyllotaxie qui s'occupe de la disposition des branches, des feuilles et des graines.

Un des exemples caractéristiques est fourni par la fleur de la plante solaire par excellence : le tournesol, vulgairement appelé soleil.

La fleur normale forme un véritable disque de 12 à 15 centimètres de diamètre; les graines s'y répartissent en spirales qui partent du centre du disque et qui vont ensuite en divergeant vers les bords. Certaines de ces spirales vont de droite à gauche cependant que les autres se déroulent en sens inverse. Or, on découvre fréquemment 34 spirales dans un sens et 55 dans l'autre pour une

fleur de dimensions moyennes. Certaines fleurs moins développées peuvent contenir une combinaison de 21 et 34 spirales, ou même 13 et 21; si le diamètre du disque est très large la fleur peut arriver à contenir parfois jusqu'à 89 et 144 spirales.

Ces nombres représentent toujours deux termes consécutifs de la série type de Fibonacci. Comme d'autre part le rythme du déroulement des courbes est celui des spirales logarithmiques (même rythme que pour les coquilles des ammonites), on est obligé de conclure que la fleur du tournesol est doublement rattachée au Nombre d'Or : par des formes et par des quantités.

Les Egyptiens connaissent-ils ces concordances étranges ?

Cette question s'ajoute aux précédentes.

Ce qui est certain aujourd'hui c'est que les proportions du Nombre d'Or furent gravées dans les mesures d'un édifice (la Grande Pyramide) par des constructeurs qui vécurent voici près de cinq mille ans.

A défaut de remarques sur les formes vivantes ils paraissent du moins avoir vu dans ces proportions une clé concernant l'Univers. Je rappelle à ce sujet que Mme Else Kielland, dans sa *Géométrie de l'Art égyptien* (ouvrage cité dans le numéro 203 d'*Atlantis*) expose une thèse documentée sur les sculptures et gravures égyptiennes; celles-ci auraient été construites sur des fractions harmoniques parmi lesquelles le rapport du Nombre d'Or reviendrait fréquemment comme une base numérique utilisée dans le Cosmos par le Démonstrateur solaire.

Je me suis demandé si l'on pouvait démontrer la justesse de cette proposition par des calculs tirés de l'astronomie moderne.

Avec de la patience on peut trouver des confirmations aussi étonnantes que nombreuses.

Voici deux clés qui aideront tout esprit impartial à se forger une opinion; la première démontre que le carré du Nombre d'Or participe directement à la construction de l'harmonie du Monde en jonction avec le nombre 7..., c'est-à-dire avec le sceau chiffré de la déesse solaire Hathor.

Première clé. -- Prenons une étoile lointaine pour repère et demandons à l'astronomie de nous dire dans ce cas quelles seront les durées du mois sidéral et de l'année sidérale ?

Les chiffres trouvés en fonction du monde stellaire sont les suivants :

Année 365 jours 256.

Mois 27 jours 321.

Essayons maintenant de former une proportion entre les nombres que l'astronomie nous apporte et le carré du Nombre d'Or

(égal à 2,618); il est nécessaire pour effectuer cette opération de trouver un quatrième nombre : quel est-il ?

Un simple calcul nous donne alors :

$$\begin{array}{rcl} (2) \times (\text{Année sidérale}) & 70,0003 & \\ \hline & & \\ \text{Mois sidéral} & & 2,618 \end{array}$$

On conviendra que 70,0003 peut être considéré comme l'équivalent de 70 (ou 7 X 10). Nous sommes donc devant une première porte entrebâillée qui permet de voir que le nombre 7 n'est pas exclusivement uni aux thèmes de l'astrologie, mais qu'il participe très réellement aux cycles cosmiques de la Terre quand on évalue ceux-ci à l'aide de la clé chiffrée qui rythme la Grande Pyramide (en effet la mesure du périmètre vertical de l'édifice, théoriquement coupé, est égal à 2,618 quand on prend pour unité le côté de la base).

Deuxième clé. -- D'autre part, nous avons signalé (voir n° 203 d'*Atlantis*) que le carré du Nombre d'Or n'est qu'une transposition du nombre π des géomètres (3,1416), car on peut écrire :
 $2,618 \times 6/5 = 3,1416$.

En appliquant cette remarque à la clé chiffrée que nous venons d'exposer précédemment, on s'aperçoit qu'il est possible de déduire une nouvelle proportion aussi frappante que la première.

Elle est telle que :

$$\begin{array}{rcl} \text{An sidéral} & 42 & \\ \hline & & \\ \text{Mois sidéral} & & 3,1416 \end{array}$$

Soulignons que le nombre 42 était un des nombres fondamentaux de la numérologie des textes rituels de l'Egypte. Il désignait le total des ouvrages attribués au dieu Toth (assimilé par les Grecs à Hermès Trismégiste), la personnification de l'intelligence divine créatrice; le même nombre régla longtemps les divisions provinciales du royaume des pharaons, et ces 42 provinces étaient à leur tour en correspondance avec les 42 juges du monde d'outre-tombe ou régnait Osiris.

Le calcul précédent paraît expliquer l'un des ressorts secrets -- (car l'astronomie en montre d'autres) -- de la considération portée au nombre 42, qui est un multiple de 7.

En particulier, ce nombre est le complément « harmonique » d'une proportion qui met en jeu l'année sidérale, le mois sidéral, et le célèbre nombre π qui permet d'évaluer tous les mouvements circulaires, qui caractérisent la mécanique céleste.

Par recoupements, nous commençons ainsi à saisir quelques faces probables du savoir égyptien, et à comprendre que l'utilisa-

tion des nombres dans les mythes était tout autre chose que des fantaisies sans signification.

Le calcul ne tolère pas les échappatoires, et c'est en cela qu'il est un aspect de la vérité. Il est impossible de nier les rapports que nous venons d'indiquer : il reste évidemment à les imputer au hasard, puisque les égyptologues officiels estiment déjà que c'est par hasard que le tombeau de Khéops exprime les relations du Nombre d'Or. J'ai mentionné cette curieuse affirmation voici plus d'un an dans *Atlantis*, à propos du livre de M. Ph. Lauer (*Le Problème des pyramides d'Egypte*, Editions Payot, 1952). Pourtant quand les hasards s'accumulent toujours dans le même sens ils finissent par former une probabilité qui doit engendrer des hypothèses. Aucune recherche scientifique ne procède autrement.

Nous trouvons des relations qui rendent sensibles les accords cachés du mois et de l'année avec des nombres qui sont les rythmes associés au pentagramme étoilé des temples égyptiens (2,618 et 3,1416).

Il reste ainsi permis de penser qu'il faut creuser les problèmes qui sont posés au lieu de prendre au sérieux les négations entêtées ou véhémentes de quelques savants. La prudence scientifique ne saurait s'accommoder d'affirmations tranchantes, quel qu'en soit le sens, et neuf années de travaux personnels m'autorisent à croire que les questions soulevées par l'Egypte ancienne réserveront bien des surprises dans l'avenir aux milieux archéologiques.

LES SYMBOLES ETOILÉS DU PROCHE-ORIENT.

Vers l'an 3500 avant Jésus-Christ prospéraient près du golfe Persique, dans la basse Mésopotamie, les cités d'une des plus antiques civilisations aujourd'hui exhumées : celle des Sumériens.

Formant des groupements souvent ennemis, mais développant simultanément le commerce et l'agriculture, les Sumériens possédaient plusieurs grands dieux collectifs dont les cultes n'empêchaient point les rivalités des agglomérations diverses.

Le dieu suprême du Ciel s'appelait An, ou Anou.

L'idéogramme qui désignait le dieu An était une Etoile composée de huit petites lignes divergentes partant d'un même centre (9).

Les Sumériens furent absorbés plus tard par les Babyloniens qui paraissent avoir possédé des doctrines polythéistes plus complexes.

9. Le très vieux nom du dieu An s'est transmis à toutes les civilisations du Proche-Orient. Accolé au terme qui désigne le dieu éternel suprême des Sémites (*Iaou*, simplifié en *Io*) il forme le nom de *Ioan*, dont nous avons fait Jean en Occident ; étymologiquement Io-An est « L'Eternel, dieu du ciel ».

Sur les stèles babyloniennes on retrouve l'étoile à huit branches; mais chaque rayon est devenu un triangle véritable s'appuyant sur un petit cercle central commun aux huit rais.

Cette figure est connue comme l'image de l'astre d'Ishtar. Cette déesse célèbre était à la fois une puissance de la fécondité et une entité guerrière. A ces attributions hybrides elle joignait des activités sidérales. Elle était l'âme de Vénus, la planète « qui brille comme une pierre précieuse » près de l'astre du jour. A ce titre on disait que *Sin* (la Lune) était le père d'Ishtar et que Shamash (le Soleil) était son frère (10).

Mais on reconnaissait encore à Ishtar des attaches avec Sirius (l'Etoile d'Isis des Egyptiens) et avec divers autres corps célestes.

On appelait alors la déesse : « Ishtar des Etoiles »; et quand le soir la planète Vénus brillait particulièrement près du Soleil couchant on l'appelait « la Souveraine des dieux ».

C'est à cette divinité multiforme que le symbolisme avait donc rattaché la grande étoile aux huit branches triangulaires que l'on retrouve sur de nombreuses stèles.

On connaît un bas-relief mésopotamien représentant un dieu de la fertilité devant lequel se dressent un bélier et un arbuste symboliques : l'Etoile d'Ishtar rayonne près de la tête du bélier qui est dressé sur ses pattes postérieures dans une pose indécente.

Ce qui doit être remarqué c'est la différence d'interprétation des dessins étoilés dans la tradition sumérienne et dans celle des conquérants babyloniens.

Dans les vieilles cités du peuple de Sumer la figure à huit branches est un simple idéogramme; elle est une forme allégorique et globale du monde des étoiles : le signe même du dieu céleste An.

A Babylone, dès la fin du troisième millénaire avant Jésus-Christ, le signe aux huit rayons s'étoffe et semble flamboyer. Il reste un symbole important mais il tend à se particulariser et représente Vénus, emblème céleste de la puissance d'Ishtar.

Sur certaines stèles, on voit les sept Etoiles de la Grande Ourse, mais les babyloniens les montrent dépouillées de tout rayon. Elles apparaissent sous l'aspect schématisé de sept petits disques en ronde bosse.

Ces disques sont groupés près du croissant lunaire et de l'étoile classique d'Ishtar, dans une fresque consacrée à la déesse; par surcroît trois Etoiles-disques entourent encore la tête de cette divinité et quatre autres disques sont posés près de sa main gauche qui tient une dernière Etoile, semblablement ronde.

Cette fresque totalise par conséquent quinze Etoiles-disques, et ce nombre correspond au terme numérogique attribué à Ishtar.

C'est en effet une des particularités des religions de la Mésopotamie que d'avoir relié les dieux à des séries de nombres dont

10. Dans les religions sémitiques la Lune était souvent un dieu.

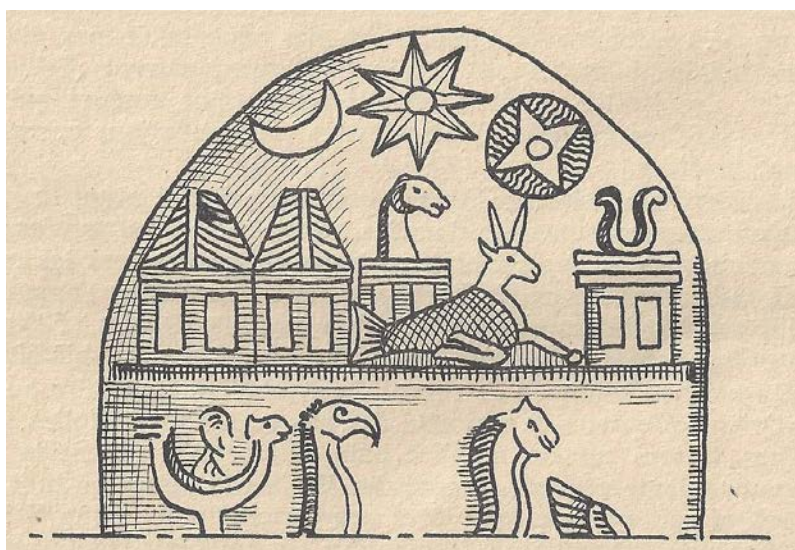
on peut penser qu'ils correspondaient à une arithmologie cosmique; on trouve également des nombres attachés aux dieux égyptiens, mais d'une façon moins précise.

Au dieu An, puissance suprême du Ciel, les Sumériens attribuaient le nombre 60, considéré comme nombre parfait et base de leurs calculs essentiellement sexagésimaux; Enlil (dieu de la Terre) reçoit le nombre 50, Ea (dieu des eaux) 40, enfin Sin (dieu lunaire) est lié au nombre 30.

Chez les Babyloniens, Shamash et Mardouk (dieux solaires aux activités multiples) reçoivent respectivement les nombres 20 et 10.

Nous avons précisé que le nombre d'Ishtar était 15.

Pour revenir à notre monde des symboles stellaires mentionnons un cylindre-sceau qui représente une barque portant un dieu; cette barque est recourbée aux deux extrémités et près de l'une d'elles surgit dans le ciel un signe assez rare : une Etoile à sept branches. On ne semble pas connaître le sens de cette image (11)



Pierre sculptée babylonienne (partie haute).

On voit figurer simultanément le croissant lunaire, l'astre d'Ishtar et l'étoile flammée du Soleil. Une chèvre pisciforme est visible sous le disque de l'Etoile solaire du dieu, Shamash.

11. Précisons que le sceau avec l'Etoile à sept branches serait d'époque akkadienne. La dynastie d'Akkad forme transition entre deux époques de la civilisation sumérienne, avant l'envahissement de la basse Mésopotamie par les syro-babyloniens. Les Akkadiens (vers 2 500 avant J.-C.) portèrent un premier coup au développement de l'archaïque civilisation sumérienne. Rappelons que c'est d'une ville sumérienne (Our), que partit Abraham, avec une suite nombreuse dirigée par son père Térakh.

Signalons encore une pierre babylonienne sculptée, fort curieuse, et considérée comme une charte de donation. Elle montre des séries d'animaux allégoriques, sortes de monstres tels que Tiamat (le dragon du Chaos primordial) ou des figures zodiacales telles que le scorpion et la chèvre (Capricorne). A la partie supérieure sont placés côte à côte le croissant lunaire et deux Etoiles : l'une à huit branches et l'autre à quatre branches. Cette Etoile s'inscrit dans un cercle et comporte des rayons ondulés entre ses quatre branches. Elle est dite *flammée*.

Cette Etoile « flammée » n'est autre que le signe de Shamash, le grand dieu solaire, souvent représenté sous la forme d'un roi assis sur un trône et tenant à la main les deux principes complémentaires du monde figurés par un cercle et une baguette droite.

Il semble bien que les Etoiles d'Ishtar et de Shamash ont pour origine les idéogrammes à huit secteurs du dieu An, le seigneur céleste des vieux Sumériens.

Ces multiples images rayonnantes démontrent que leur géométrie se confond avec l'apparition des plus anciennes civilisations que les historiens et les archéologues peuvent réellement étudier. Ces étoiles révèlent l'erreur de certains auteurs qui prétendent que les formes stellaires et les préoccupations cosmiques furent tardives.

L'idéogramme du dieu An est certainement né avant le grand déluge local mésopotamien dont les traces ont été retrouvées dans les couches géologiques alluvionnaires qui recouvraient les ruines de la ville sumérienne de Kish. On peut donc dater l'apparition de l'Etoile à huit branches, et la situer au plus tôt vers 3 500 avant Jésus-Christ, c'est-à-dire en pleine période de la proto-histoire.

On peut conclure de ce survol du symbolisme stellaire au proche-Orient que dans la majorité des cas ce sont les Etoiles symétriques, basées sur un nombre pair, qui représentèrent la puissance des dieux célestes. A côté des Etoiles à quatre ou huit axes on relève sur quelques cylindres gravés babyloniens une Etoile à six branches triangulaires implantées sur un petit cercle central. Selon certaines indications cette Etoile pourrait être une forme simplifiée de l'astre d'Ishtar.

On peut remarquer que cette image présente une relative analogie avec le célèbre sceau de Salomon, formé de deux triangles équilatéraux imbriqués l'un dans l'autre.

Mais ce sceau semble relié à une conception générale de l'équilibre universel plus qu'à un astre nommément désigné. Il s'agit néanmoins toujours d'une figure construite à l'aide d'un nombre pair, mais associée cette fois au destin du peuple juif et à l'expression d'une religion monothéiste.

Nous avons constaté précédemment que l'Egypte et la Grèce ont adopté un symbolisme souvent différent : celui de la figure

à cinq rayons, bâtie sur un rythme impair, et sur les rapports subtils du Nombre d'Or (12).

DES ETOILES DE MITHRA, ET DES MULTIPLES DE 7 DANS LA MAGIE DES NOMBRES CELESTES.

Mithra, l'archaïque dieu solaire persan, eut un culte répandu sur toute l'étendue de l'empire romain à partir de la fin du Ier siècle après Jésus-Christ, et il tint longtemps tête au christianisme.

Les sanctuaires de Mithra étaient rituellement placés dans une grotte ou dans une crypte qui tenait lieu de grotte. Le plafond devait être arrondi pour rappeler la voûte céleste, et si possible orné d'étoiles.

La statue du dieu était placée dans une niche au fond du sanctuaire, et la niche était souvent entourée des signes du zodiaque.

Mithra est coiffé du bonnet phrygien quand il est représenté en tueur du taureau cosmique, mais dans certains cas il exécute d'autres tâches et sa tête est nue et auréolée des rayons solaires.

Ces rayons constituent une Etoile de huit branches, quelquefois même de douze ou seize branches.

En règle générale les Etoiles à sept branches sont rares dans les documents ou les sculptures anciennes; un exemple remarquable en est cependant donné sur un relief découvert dans un antique Mithréum du territoire yougoslave. Ce relief rassemble en une seule image plusieurs des symboles du culte de Mithra. On y trouve superposé le poignard du tueur du taureau, un bonnet phrygien surmonté d'un arc sur lequel est perché un corbeau (l'animal messager du dieu), enfin une Etoile à sept branches rayonnant près de la tête de l'oiseau.

12. Il serait d'ailleurs inexact de croire qu'il n'existe aucun pont mathématique entre le sceau de Salomon et l'Etoile égyptienne à cinq branches.

L'arc de cercle compris entre deux pointes d'une Etoile à six branches est égal au tiers de π , soit, 1,0472, si cette Etoile est considérée comme construite dans une circonférence de rayon « un » (c'est-à-dire si le rayon est pris pour unité).

Or 1,0472 est égal à quatre fois le carré du Nombre d'Or divisé par 10.

$$2,618 \times 4$$

En effet : ----- = 1,0472.

10

Ainsi le carré du Nombre d'Or joue simultanément un rôle dans le pentagramme étoilé et dans le sceau hexagonal; toutefois dans la première figure il rythme l'Etoile elle-même alors que dans la seconde on ne le trouve qu'en faisant intervenir les arcs du ciel qui circonscrit l'hexagone.

Dans le premier cas 2,618 est lié aux lignes droites, et dans le second cas il est lié aux lignes courbes. Nous retrouvons ici le dualisme géométrique exprimé à travers un même nombre.

Cette Etoile est un emblème du Soleil. La figure est intéressante parce qu'elle montre dans le culte du dieu persan le nombre 7 associé à l'astre du jour. Ceci permet de vérifier que le 7 pouvait être autrefois considéré comme un nombre solaire.

Nous avons signalé cette concordance à propos de la déesse égyptienne Hathor : son activité était l'aspect féminin de l'Horus solaire, et elle était liée au nombre 7.

C'est un fait sur lequel j'aime insister car on ne compte plus les auteurs qui considèrent que 7 et 28 sont spécifiquement des termes lunaires. L'examen comparé des textes anciens démontre que ces nombres ont été fréquemment appliqués à des phénomènes hélio-stellaires.

On a certes retrouvé des traces de très archaïques zodiaques lunaires de 27 et 28 signes chez les Arabes, et dans certaines régions de l'Inde, mais la grande tradition de la vallée du Nil appliquait à la coudée solaire une division rituelle de 28 doigts (4 mains de 7 doigts).

Dans les combinaisons générales du ciel, le nombre 7 manifestait constamment son importance. Bien entendu tous les peuples ont remarqué les Etoiles de la Grande et de la Petite Ourse (soit deux fois 7 Etoiles autour du firmament polaire).

Dans la constellation d'Orion, animée par l'âme d'Osiris, les observateurs égyptiens repéraient deux zones : l'une comprenait sept astres et l'autre huit, soit un ensemble qui concordait avec les chiffres de la Gamme et de l'Octave. Les Babyloniens ne s'étaient pas contentés des douze signes du zodiaque et des sept luminaires proches de la Terre : on a découvert une tablette (actuellement au British Museum) qui annonçait l'essai d'un classement de l'ensemble des Etoiles par groupes de sept.

On constate ainsi à quel point ce nombre exerçait un empire universel aux yeux des anciens, ce qui est confirmé par les sept jours de la Genèse de Moïse, étant entendu qu'il s'agit de cycles divers et non de « jours » au sens direct et étroit du mot.

Nous avons esquissé, à propos de l'Egypte, une première explication de l'importance donnée au nombre 7 en montrant que celui-ci formait une proportion précise quand on le combinait au mois sidéral, à l'année sidérale, et au carré du Nombre d'Or (né lui-même des rapports internes de l'Etoile à cinq branches).

Il est remarquable que le nombre π est divisible par 7, 14 et 28. La division de π par 14 donne une valeur importante, soit :

$$\frac{3,1416}{14} = 0,2244.$$

Or cet assemblage chiffré est mentionné dans les écrits du zoroastrisme; il y est dit qu'une hauteur rocheuse est la plus sainte

des 2 244 montagnes de la Perse. Comme rien ne permet de rattacher une telle affirmation à une véritable donnée géographique, les traducteurs de ce texte ont conclu à l'existence d'une clé obscure, issue de la magie des nombres, sans déceler quelle en était la signification. La réponse me semble claire si l'on admet qu'il y a là une combinaison secrète des termes π et 14.

Ce fait paraît démontrer une fois de plus que les anciens connaissaient avec précision le rapport 3,1416. Dans le culte de Mithra, partiellement lié au zoroastrisme, l'initiation aux mystères comprenait sept degrés, parfois représentés par sept portes (cas du Mithréum d'Ostie); ces portes correspondent vraisemblablement aux sept luminaires du système zodiacal (13). Rien n'interdit de supposer que les Egyptiens ont connu le nombre 2244 si l'on se souvient du mythe qui nous apprend que le corps d'Osiris fut découpé par son frère Seth en quatorze morceaux.

Il resterait alors à montrer que le symbole géométrique d'Osiris pouvait être un cercle; or il existe une gravure (dans la tombe de Séti Ier), où le corps d'Osiris s'étend précisément sous la forme d'un cercle presque complet; le dieu tend les bras vers un disque solaire placé au-dessous de lui, et plus bas encore on voit un scarabée et une barque tenue à bout de bras par Nou (personnage figurant l'état primordial de la matière). Le nombre 2244 serait-il lié à la construction du système solaire ?

Il s'agit toujours d'une astronomie à la fois positive et harmonique, mais restant cachée sous le voile des énigmes. Les textes antiques possèdent bien d'autres problèmes de cette sorte : telles sont les fameuses chronologies des patriarches de la Bible, ou encore celles des rois antédiluviens des tablettes babyloniennes; les Chinois, eux-aussi, ont leurs chronologies mythiques. Le procédé est international.

Ce sont partout de fausses chronologies... d'où l'échec de toutes les interprétations littérales. Les vieux observateurs du Ciel aimaient à cacher leurs connaissances, à les présenter sous l'aspect de rébus destinés à les transmettre tout en égarant les profanes.

Pour revenir au nombre 7, disons encore que l'on relève explicitement dans les documents Mayas un « Soleil-sept » qui est mentionné à l'occasion des calculs des calendriers de l'Amérique centrale.

13. Les sept portes du Mithréum d'Ostie sont figurées sur un motif en mosaïque. Dans les régions danubiennes, des reliefs représentent sept poignards et sept cyprès (arbres solaires) avec le bonnet phrygien de Mithra au-dessus,

Nous allons maintenant dire quelques mots du nombre 28 dont l'importance cosmique est au moins aussi grande que celle du nombre 7.

C'est ainsi que la mythologie égyptienne nous apprend d'emblée que l'un des premiers règnes divins, celui d'Osiris sur la vallée du Nil, dura vingt-huit années. Il est certain que cette durée n'a pas été choisie sans motif; cela nous rappelle que la religion persane remettait de son côté la bonne marche du monde entre les mains de vingt-huit grands génies qui assistaient le dieu de la Lumière, Ahura Mazda, dans ses fonctions de conducteur suprême.

Mais le nombre 28, dans l'ancien empire chinois, pose un curieux et vaste problème qui nous amène directement dans l'astronomie stellaire.

Dans la Chine, le ciel était divisé en cinq palais; le palais central définissait les régions polaires et les autres palais coïncidaient avec les quatre régions de l'équateur céleste.

Ces régions étaient elle-mêmes globalement scindées en vingt-huit secteurs, et chacun d'eux portait le nom d'une Etoile déterminatrice. En d'autres termes chaque palais de l'équateur céleste était subdivisé en sept secteurs stellaires, ou *siéou*.

Ces vingt-huit *siéou* ont occupé pendant plus d'un siècle les spécialistes occidentaux de l'astronomie chinoise qui y trouvèrent un sujet de discussions interminables. Certains d'entre eux, par préjugé, ont écrit que les divisions spatiales des *siéou* correspondaient à des mesures basées sur la Lune; cependant on a constaté de telles impossibilités à faire cadrer les mois lunaires avec les secteurs stellaires du « céleste-empire » qu'il a fallu admettre que le nombre 28 avait été employé pour une raison qui ne pouvait être justifiée par les mouvements du satellite de la Terre.

Il devient alors intéressant de noter que les quatre fois sept secteurs chinois peuvent être mis en parallèle avec les quatre fois sept doigts de la coudée solaire égyptienne... ou encore avec les vingt-huit esprits cosmiques des Mages persans.

Ces traditions sont encore confirmées par les deux cent quatre-vingt coudées (28×10) qui déterminent la hauteur de la Grande Pyramide, car les formes pyramidales sont surtout l'expression symbolique de la création solaire dans la civilisation pharaonique.

*

* *

Pour clore cet exposé citons un fait anecdotique qui reposera un peu l'esprit du lecteur, bien qu'il se rapporte à des chiffres.

J'ai signalé dans d'autres articles l'importance des nombres 84 et 168, qui figurent dans presque toutes les traditions orientales.

Ce sont des multiples communs de 12 et de 7, et Moïse utilise l'un d'eux dans les sept jours de la Genèse, qui totalisent cent

soixante-huit heures; ce nombre est à rapprocher du mythe babylonien de la création, qui est exprimé par une durée de un million six cent quatre-vingt mille ans.

La Chine a employé également le nombre 168 (dans les tiaras impériales, sous forme de pendants de jade); il semble par conséquent intéressant de savoir si l'Occident a connu le nombre cosmique 168, qui est en quelque sorte le complément du terme 144.

Or on le retrouve de façon inattendue en Angleterre; en effet le manteau de cérémonie des chevaliers de l'Ordre de la Jarretière est parsemé de cent soixante-huit petites jarretières.

On le voit, cet Ordre a hérité d'un nombre qui nous révèle qu'il ne s'agit pas d'une organisation née du caprice futile d'un roi appuyé par un jeu de mots (« Honni soit qui mal y pense ») comme on le dit couramment.

En réalité porter une jarretière (un cercle) c'était probablement, dans certains cas, la marque d'appartenance à de vieilles religions cosmiques assez mal vues de l'Eglise romaine.

En rendant officielle et en honorant cette obédience Henri VIII s'offrait le luxe royal de s'affirmer le gardien des traditions les plus anciennes (14).

Telle est l'hypothèse qui peut être actuellement envisagée sur les origines secrètes de l'Ordre de la Jarretière.

Le fait est d'autant plus significatif que le créateur de cet Ordre fut le même souverain qui avait rompu la prépondérance de Rome en instituant le culte anglican dans ses domaines.

En conclusion de nos recherches, il reste que le nombre 168 désigne un rythme secret et universel des doctrines antiques, et il semble frappant de le retrouver dans un rituel encore vivant des îles Britanniques, ce bastion de la Tradition.

F. DUPUY-PACHERAND,
Urbaniste.

14. Nous citons ici l'opinion de Mme Margaret MURRAY, auteur du livre *Le Dieu des Sorcières* (Editions Denoël, 1957). Il faut ajouter que Mme Murray paraît ignorer le sens des cent soixante-huit jarretières, et les attaches de ce nombre avec beaucoup de doctrines cycliques.

La prophétique Etoile des Rois

« On peut toujours approfondir le mystère de la Palestine. Il y a derrière lui... l'Infini.

Rudolph STEINER.

Nous lisons dans la Bible :

Des mages vinrent de l'Orient à Jérusalem demandant : où est le roi des Juifs qui vient de naître ? car nous avons vu son astre en Orient et nous sommes venus l'adorer... Et voilà que l'astre, qu'ils avaient vu en Orient, allait devant eux jusqu'à ce qu'il vint s'arrêter au-dessus de l'endroit où se trouvait l'enfant.

Certains parlent de l'Etoile des Mages, ainsi évoquée dans la Bible, comme d'un miracle. Il s'agit pourtant d'un événement confirmé par les historiens comme par les savants. Une fois de plus la Bible a dit vrai. La Science nous le confirme.

Avant les découvertes de Copernic, on croyait les cieux immuables et la Terre immobile au centre du monde tandis que les astres tournaient autour d'elle.

Cependant les Pythagoriciens avaient enseigné le mouvement de la terre. Copernic, en lisant les écrits des philosophes anciens, ne manqua point de le remarquer. Après de multiples observations, il imagina un système pour expliquer le mouvement général des Etoiles.

Longtemps, il hésita à faire connaître ses travaux. Ses idées nouvelles paraissaient difficiles à répandre. Il prit soin de dédier son ouvrage au pape Paul III, et il ne permit que tard, sur les instances de ses proches, la publication du livre célèbre.

Au moment où celui-ci parut, Copernic expirait. Ses amis, à son chevet, lui présentèrent le premier exemplaire : il se souleva, l'examina et rendit le dernier soupir. Il évitait ainsi les rigueurs de l'Inquisition pour son ouvrage bientôt interdit par la Congrégation de l'Index.

Cent années après, Kepler vint démontrer la nécessité de transformer le système de Ptolémée dans le sens indiqué par Copernic. Mais il prouva, en s'associant aux travaux de Tycho-Brahé, que la doctrine copernicienne ne traduisait qu'une vérité approximative.

Kepler commençait à pressentir la réalité de l'Etoile des mages. En 1606, il comprit qu'elle provenait de la triple conjonction de Jupiter et de Saturne, dans le signe des Poissons.

Ces conjonctions triples n'ont lieu que tous les deux cent cinquante-huit ans. Jupiter et Saturne, facilement visibles, se déplacent lentement. Leur conjonction triple offrit certainement à l'observateur un spectacle grandiose.

Les astronomes contemporains -- qui contemplèrent, il y a vingt-cinq ans, celle qui se déroula dans le signe du Bélier -- ont gardé un précieux souvenir de leurs observations.

En lisant l'Evangile de saint Matthieu, nous imaginons ce qu'il advint lors de l'arrivée des Mages. L'enfant dort dans sa crèche de Bethléem, par une nuit paisible. Des bergers, en cette campagne plantée d'oliviers, ont annoncé sa naissance. Au loin, dans le décor des montagnes sombres du Moab, on aperçoit les trois mages, venus de l'Orient, qui s'acheminent au milieu du désert. Une Etoile les domine. Elle achève sa course au-dessus de l'étable où sommeille le nouveau-né.

Etait-ce une comète, une « nova », un de ces astres qui apparaissent soudain au firmament, puis s'éteignent ? S'agissait-il d'une Etoile temporaire comme celle qui donna au savant Hipparque l'idée de comparer l'état du ciel aux époques les plus diverses ?

Devrait-on penser à cet astre qu'observa Tycho-Brahé ? Il s'alluma le 11 novembre 1572 dans Cassiopée. Son éclat dépassa celui de Sirius et de Jupiter et devint tel qu'on put le voir en plein midi.

De pareilles apparitions d'étoiles temporaires sont pourtant rares. Vouloir, en l'occurrence, ainsi que l'ont prétendu certains chercheurs, assimiler l'Etoile de Bethléem à de pareils astres, nous induirait en erreur.

Les astronomes de l'Antiquité nous laissèrent de précises observations. Nous savons qu'en 134 avant Jésus-Christ, de même qu'en 123 et 173 après la naissance de Jésus, des Etoiles temporaires apparurent. Les principaux événements astronomiques survenus à cette époque ne manquèrent point d'être relatés. Aucune explication pourtant des savants de l'Antiquité ne nous parvint concernant l'Etoile de Bethléem.

L'Evangéliste nous dit qu'elle s'arrêta sur l'étable où sommeillait le divin nouveau-né. Les Mages, venus de l'Orient, s'agenouillèrent et lui présentent l'or, l'encens et la myrrhe, symbolisant sagesse, piété, force de la volonté. Marie contemple son enfant consacré, avant même sa naissance, à une mission prophétique.

N'est-il pas dit dans la Bible :

Une Etoile sort de Jacob, un sceptre s'élève d'Israël.

Nous lisons, d'ailleurs dans Maïmonide, que tous les Juifs savaient que viendrait le Messie lors de la conjonction de Jupiter et de Saturne dans le signe des Poissons.

Ce phénomène astronomique ne pouvait donc laisser la population indifférente. L'événement impressionna les foules, ainsi que nous le précise le Livre Sacré.

Jésus étant donc né à Bethléem... ce que le roi Hérode ayant appris, il en fut troublé et toute la ville de Jérusalem avec lui. Et ayant assemblé tous les grands prêtres et les scribes du peuple, il leur demande où devait naître le Christ. Ils lui dirent : à Bethléem de Judée, selon ce qui a été écrit par le Prophète; et toi, Bethléem, terre de Juda, tu n'es pas la moindre d'entre les principales villes de Juda, car c'est de toi que sortira le chef qui doit naître, Israël mon peuple.

On imagine la joie de la population aussitôt après la conjonction des planètes.

Les Hébreux, à ce moment, vivaient sous le despotisme d'Hérode. Foulés par le destin, ils attendaient leur salut de l'incarnation d'un Dieu. Sous le joug de fer des Romains, ils espéraient le Messie. Un enseignement secret leur avait appris sa filiation divine. Le titre de « Fils de Dieu » convenait à une dénomination de Roi pour une masse ignorante qui attendait un souverain puissant.

Cependant les prophètes annonçaient la venue d'un Médiateur suprême. Ils parlaient sans délire mystique, en se basant sur une tradition déjà bien établie.

Ils s'adressaient à un peuple qui vivait avec la foi, sans laquelle ne saurait se maintenir une civilisation créatrice. Elle donne à l'existence un sens, une signification dans le mouvement universel, voire même dans l'éternité. Une civilisation du doute ne saurait subsister. Or la foi devient plus solide quand elle apparaît aux yeux de tous comme l'attachement à une vérité.

Justement cette Etoile, qui scintillait, arrivait comme une preuve visible de l'enseignement religieux des prophètes d'Israël, alors que certains pensaient que Rome et ses dieux avaient conquis le monde.

L'on s'explique donc les craintes d'Hérode, roi usurpateur, pour son trône menacé par le futur chef des Juifs. L'historien Josèphe raconte qu'il frappa de peines sévères tous ceux surpris à répandre l'espoir messianique. Il ordonna de mettre à mort tous les garçons de Bethléem ayant moins de deux ans. Il voulait ainsi anéantir la nouvelle religion qui apparaissait.

Un signe divin annonçait la naissance du Messie. Par la seule contemplation du ciel, des symboles n'apparaissent-ils pas, peu à peu, aux initiés ?

Aussi comprend-on l'arrivée de ces trois voyageurs venus de l'Orient. La légende les désigne comme des rois. Cependant la Bible les appelle des mages. En fait, ils étaient surtout des astrologues.

Pieux et savants, ils appartenaient à une élite connaissant les centres d'initiation où se donnaient les oracles. Ils avaient quitté Babylone, capitale de l'astrologie.

Informés de la triple conjonction des deux planètes, ils décidèrent d'entreprendre le grand voyage jusqu'en Palestine pour y trouver le divin nouveau-né. Ils annoncèrent à la population de Jérusalem la prodigieuse nouvelle, provoquant ainsi le trouble qui envahit Hérode.

Ces mages savaient non seulement lire dans le ciel, mais aussi impressionner les hommes. S'ils se disaient rois, c'est parce qu'ils connaissaient la puissance de leur pouvoir sur les humains. Ils arrivaient de Chaldée, dont les mages, créateurs d'une mythologie particulière, agirent profondément sur la religion hébraïque en lui apportant de nouvelles données cosmogoniques. Leur maître devait, selon la tradition, paraître sous le nom du Sauveur.

La science moderne nous démontre que la conjonction fut observée à Babylone. Dans les murs de cette ville, on a découvert une inscription cunéiforme. Elle mentionne l'observation effectuée, à l'époque, de Jupiter et de Saturne sous le signe des Poissons.

Seuls les disciples de Moïse prêtèrent une attention particulière à ce phénomène.

Si les trois mages vinrent de l'Orient, impressionnés par cette fameuse Etoile, tout laisse à supposer qu'il s'agissait d'astrologues juifs.

L'on s'explique mieux la surprise et le bouleversement d'Hérode à l'annonce d'un tel événement, ainsi que ses craintes devant une foule prise de la fièvre messianique.

Les Hébreux, conquis par Rome, écrasés par trois cents années de servitude, gardaient une foi indomptable. Une grande idée vivait en eux : celle du Dieu unique. Ils demeuraient inébranlables en songeant à la gloire future de Jérusalem quand serait venu le Messie. Il vivait dans leurs consciences. Tous y croyaient, tous l'attendaient. Le futur souverain spirituel allait naître et, dans le silence, de rares initiés d'Israël préparaient son règne.

L'Etoile apparut en Chaldée, aux mages de Babylone, vers la fin de mai. Vinrent les grandes chaleurs, peu propices aux voyages, puis la réapparition du signe divin, le 3 octobre, fête de la Réconciliation. Sans doute peut-on, à cette époque, fixer le départ des mages pour Jérusalem.

Quand ils parvinrent en la ville et demandèrent où se trouvait le Chef des Juifs qui venait de naître, ils ne manquèrent pas d'inquiéter vivement le roi Hérode. Lorsque le souverain apprit, par les docteurs de la Loi, la naissance à Bethléem de l'enfant divin, son trouble augmenta d'autant plus que la conjonction des planètes se produisit alors, pour la troisième fois et pendant le séjour des mages.

La Bible nous précise :

Lorsqu'ils virent l'astre, ils furent transportés d'une joie extrême.

Pour ceux qui connaissent la route de Jérusalem à Bethléem, l'explication du phénomène apparaît facile. Les mages durent voyager l'après-midi. Comme ils allaient vers le sud, l'astre, qui apparaissait au moment du crépuscule, allait devant eux jusqu'à ce qu'il vint s'arrêter au-dessus de l'endroit où reposait l'enfant.

Les mages, savants prudents et perspicaces, se gardèrent bien d'obéir au roi Hérode et de revenir devant lui aux fins de rendre compte. Ils se doutaient de la fureur du souverain et « divinement avertis en songe de ne point retourner vers Hérode, ils repartirent vers leur pays par un autre chemin ».

Alors Hérode, voyant que les mages s'étaient joués de lui entra dans une grande colère; et il envoya tuer dans Bethléem et dans tout le pays d'alentour les enfants âgés de deux ans et au-dessous selon le temps dont il s'était enquis exactement auprès des mages.

Nous comprenons l'enchaînement des faits et, une fois de plus, nous constatons que la Bible constitue une relation historique et nous décrit un réel phénomène d'astronomie. Car l'événement rapporté dans le Livre Sacré a une base historique et scientifique. Il ne pouvait s'interpréter autrement. L'érudit Macrobe nous a d'ailleurs laissé le récit du massacre des enfants de Bethléem. Et l'Etoile annonçait bien la naissance d'un Roi des Juifs.

L'évangile de saint Matthieu nous donne sur les rapports de Jésus avec le peuple d'Israël un témoignage précieux. Nous y lisons :

L'avènement du fils de l'Homme sera comme un éclair qui sort de l'Orient et va jusqu'en Occident.

Il nous fait pressentir la mission redoutable qui allait incomber à Jésus, fils de Marie, à cet enfant divin, né en une nuit douce de Bethléem, en un paysage pathétique, alors que scintillait la prodigieuse Etoile.

Henry BAC.



Les roues d'Etoiles

Au Ciel, chacun a son Etoile donnée par le destin pour diriger son sort. Chacun naît sous son Etoile qu'il faut connaître et suivre. Voilà un point de vue non astronomique, mais traditionnel, non scientifique, mais symbolique, pourtant peut-être réel et agissant.

Il ne faut donc pas s'étonner de trouver bien des étoiles dessinées, peintes ou sculptées par les hommes sur leurs manuscrits, leurs livres ou leurs monuments. Il y en a à trois rais, à six, à cinq, à quatre, à douze, à quinze, etc. On peut en voir même des ensembles, de véritables amas, voire même des galaxies sous la forme des roses ouvertes dans la muraille des cathédrales. Elles s'y déploient comme les mille yeux de la roue du paon, à la fois éclatantes comme des orbes gemmées d'éclats de lumière et inquiétantes comme la face couverte d'yeux de quelque puissance qui nous surveille aux confins de l'espace.

Ce sont les ophanims, telles que put les voir Ezéchiel au cours de l'illumination qu'il eut au bord du Kebar :

La trentième année, le cinquième jour du quatrième mois... voici ce que je vis : un tourbillon de vent venait du côté de l'aquilon, et une grosse nuée, et un feu qui l'environnait, et une lumière qui éclatait tout autour; et au milieu, c'est-à-dire au milieu du feu, il y avait une espèce de métal très brillant.

Le prophète nous décrit alors l'image des quatre vivants tétramorphes à la fois hommes, lions, taureaux et aigles, puis il continue en ces termes :

Je regardai. Il y avait à terre une roue à côté de chacun des quatre vivants... Or, l'aspect de ces roues était celui de l'éclat des pierreries de Tharsis et elles avaient des formes identiques toutes les quatre, et faites comme si une roue était au milieu d'une autre roue. Elles avançaient dans les quatre directions, sans se retourner en avançant. Elles étaient grandes. Je regardai et voici : leurs jantes étaient pleines d'éclats au pourtour, à toutes les quatre. Et lorsque les vivants se soulevaient, s'avançaient, les roues s'avançaient près d'eux, et quand les vivants se soulevaient du sol, les roues se soulevaient près d'eux. Là où le vent les poussait, là allaient les roues et elles se soulevaient avec eux. *Car un vent unique soufflait dans les roues.*

Ainsi le visionnaire nous décrit, venues de l'Etoile polaire immobile, symbole du commencement, les roues de l'univers s'en allant sans retour vers les quatre directions de l'espace.

Elles sont le tournoiement de la voûte céleste et l'entrecroisement de l'écliptique et de la voie lactée, ou bien encore les douze signes du zodiaque et la ronde des planètes. Quoi qu'il en soit, ces orbes entrecroisées roulent sous la conduite de quatre puissances célestes inspirées par l'unique vent de Dieu.

Tout ce symbolisme cosmique, repris plus tard par saint Jean dans *L'Apocalypse*, ne pouvait trouver une représentation digne de lui que dans l'architecture gothique, quand le constructeur eut l'idée d'ouvrir quatre roses de pierre aux quatre bras de son édifice.

Si le chevet de la cathédrale était plat, comme à Laon, pas de difficulté. S'il était disposé en hémicycle, la rose orientale, devenue horizontale, était cet hémicycle lui-même. Ainsi, il y avait une rose aux quatre points cardinaux. La cathédrale était en effet orientée, le choeur tourné vers l'orient, vers l'est, vers le levant.

Cette orientation avait pour conséquence de partager l'édifice en deux : le côté de la nuit, le côté du jour. La nuit commençait après le coucher du Soleil au portail occidental, arrivait en son milieu vers minuit à la rose septentrionale et se terminait à l'orient au lever du Soleil. Le jour montait avec le Soleil jusqu'à son apogée à la rose méridionale pour retomber peu à peu vers le couchant occidental.

Cette division en nuit et jour illustre la parole de la Genèse souligne les jours de la création : « Il y eut un soir, il y eut un matin, ce fut le premier jour. » La nuit est la préparation du jour, la méditation avant l'action, la transformation de la semence avant la pousse.

L'anneau des mois qui compose l'année ordinaire est divisée en deux par un diamètre imaginaire allant de l'équinoxe d'automne à l'équinoxe de printemps. Du côté sombre, les jours sont plus courts que les nuits ; c'est l'automne et l'hiver. Du côté clair, les nuits sont plus courtes que les jours : c'est le printemps et l'été. D'un côté le Soleil s'abaisse de plus en plus sur l'horizon tout en y demeurant moins longtemps, avec comme point le plus bas le solstice d'hiver ou Capricorne; de l'autre il s'élève de plus en plus haut avec, comme apogée, le solstice d'été ou Cancer.

La nuit d'automne est celle de la dissolution, celle de l'hiver est le temps de la fermentation. Le jour de printemps voit l'éclosion de la nature et le passage au creuset, celui d'été est celui de la sublimation et du triomphe sinon celui de la décrépitude et de la chute.

L'équinoxe d'automne à la Balance, le solstice d'hiver au Capricorne, l'équinoxe de printemps au Bélier, le solstice d'été au Can-

cer sont dits cardinaux ou principaux. Ce sont quatre portes qui s'ouvrent sur quatre temps différents aussi bien qu'au cours de l'année qu'au cours de la durée du monde. Dans la cathédrale gothique, il y a une rose Balance, une rose Capricorne, une rose Bélier et une rose Cancer, qui sont par là une représentation des quatre éléments mystiques : *Air Terre, Feu, Eau*.

Dans l'histoire du monde, le côté d'ombre est le temps avant Jésus-Christ, et le côté lumineux est le temps après la Passion qui racheta tous les hommes, et les douze signes zodiacaux, aussi bien les six obscurs que les six clairs racontent l'histoire de l'humanité.

Enveloppée d'un côté par l'ombre, de l'autre par la lumière, crucifiée sur les quatre directions de l'espace, ordonnée sur la partition circulaire des douze signes, la cathédrale gothique est l'image de l'univers. En la construisant, l'homme du moyen-âge a donné à Dieu, qui prit nature humaine, le plus beau tabernacle qui se puisse concevoir : l'image symbolique de l'univers créé par Lui. C'est en cela que l'édifice gothique est une réussite majeure.

Allons visiter Notre-Dame d'Amiens, la plus vaste de nos cathédrales françaises puisqu'elle couvre une surface de 8 000 mètres carrés, la plus haute, puisqu'elle mesure quarante-deux mètres trente sous voûte, n'étant surpassée en cela que par le chœur de Beauvais, inachevé et qui n'a pu retenir ses arcs suspendus qu'en doublant après coup le nombre de ses supports. « La cathédrale d'Amiens, dit Viollet-le-Duc, comme plan et comme structure est l'église ogivale par excellence. »

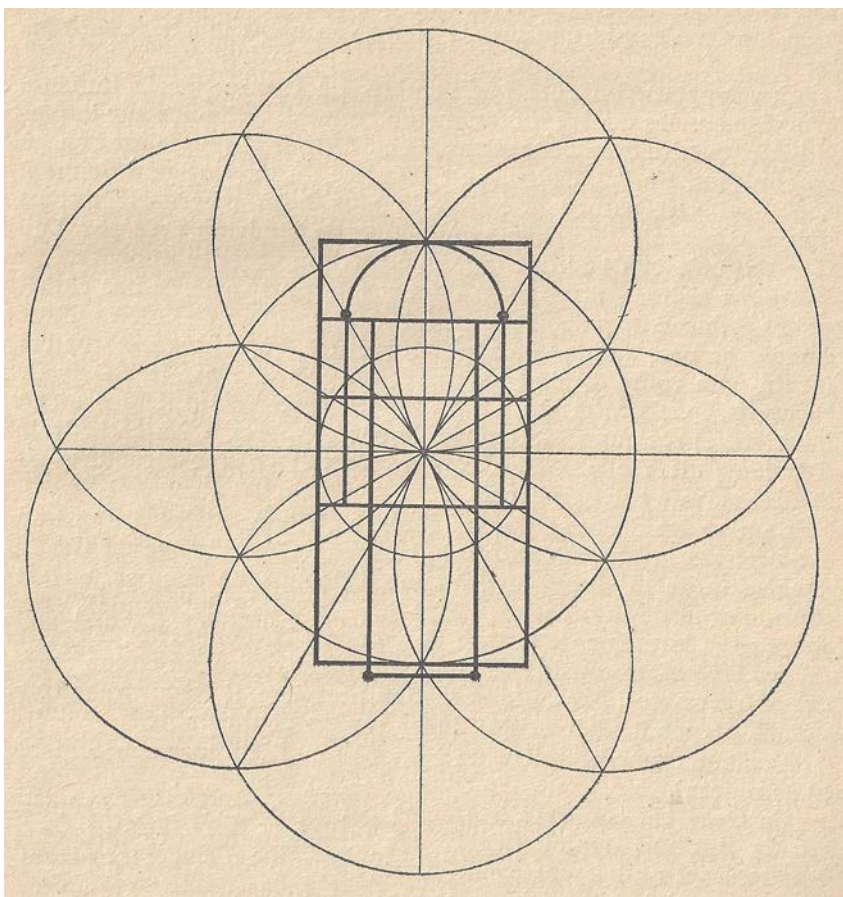
Ce plan est ordonné par un cercle directeur, divisé d'abord en six avec une même ouverture de compas. (C'est l'image du Grand Architecte de l'Univers divisant en six coups de compas, en six jours, l'orbe de la création, l'espace et la durée du monde). Toujours avec la même ouverture de compas, l'ordonnateur, à partir de ces six points considérés comme centres, trace six circonférences entrecroisées. Par cette opération première, il mène trois groupes de perpendiculaires, soit douze rayons équidistants.

Voilà la trame première du plan. (Alors, Dieu posa son compas et se reposa).

Ce tracé est confirmé à Amiens par l'axe des murs extrêmes, par la position du labyrinthe, par l'implantation des différents escaliers qui ne laissent aucun doute sur les intentions de l'architecte. La cathédrale est bâtie sur un réseau d'Etoiles.

Pénétrons dans le sanctuaire dont nous allons remonter les travées. Nous avons franchi les méandres du labyrinthe et nous voici enfin sous la clé de voûte de la croisée du transept, exactement au centre géométrique de l'ensemble.

Derrière nous s'éploie la rose occidentale. C'est la rose du grand portail, celui du commencement du monde et celui du jugement.



Ici, tout commence et tout finit; c'est le portail d'Adam et d'Eve. A la façade de Laon, par exemple, le signe de la Balance est dessiné avec puissance par l'arcade et la galerie accompagnant la rose, le tout souligné par une forte moulure. C'est ici que s'inscrit le mystère de la Sainte-Trinité.

A gauche, voici la rose du Capricorne, qui tout à l'heure sera notre propos. Devant nous, l'abside c'est l'Orient, l'aurore aux doigts de rose, le rougeoiement du soleil levant. C'est là qu'a lieu le passage au creuset. C'est Pâques, c'est la passion. Là s'ouvrent les portes infernales; là se perpétue le mystère de la rédemption par le sacrifice de la messe. Aussi, cette partie de l'édifice est occupée par le chœur et le maître-autel, prolongés au delà par la chapelle de la Vierge, co-rédemptrice du genre humain.

Enfin, à droite, s'épanouit la rose flamboyante du Cancer ou du solstice d'été : la rose de midi. A Amiens, elle est dite « roue de la fortune », car à l'extérieur, on peut voir une succession de personnages qui, montant vers le sommet de la circonférence et y étant couronnés, retombent bientôt de l'autre côté dans une chute irrémédiable. C'est l'image de l'ascension de l'homme vers l'apogée de sa vie avant son déclin et sa chute, mais c'est surtout le symbole du solstice d'été, quand le royal Soleil arrive au zénith. C'est la porte des cieux gardée par les anges, le portail de la rose angélique. C'est la Parousie.

La preuve en est dans la reine couronnée accompagnée d'un chien qui trône au milieu du cercle. La reine est la Lune, régente du Cancer, symbole de la Vierge et de l'Eglise triomphante. Le chien représente la canicule. Ici, il y a conjonction de la Lune et du Soleil. L'Eglise rejoint le Christ.

Mais puisque la place nous est trop limitée pour décrire la symbolique des quatre roues d'univers, limitons-nous à celle du Capricorne.

A Notre-Dame d'Amiens, elle nous surprend. Construite tout au début du XIV^e siècle, elle a un aspect particulier, celui d'un pentagramme renversé tracé au cœur de quinze compartiments rayonnants terminés par des trilobes et des quadrilobes (1).

Le pentagramme ou étoile à cinq branches, inversé, est considéré aujourd'hui comme un signe satanique, comme l'image du bouc des ténèbres, immonde, salace et puant. On a beaucoup glosé sur ce sujet; il a été question d'indépendance, de révolte de la part des maîtres-d'oeuvre. On s'est plu à vouloir dissocier l'effort de l'autorité ecclésiastique de celui de corporations réunies en sociétés secrètes. Tracer la face de Satan en pleine cathédrale était somme toute un défi.

C'est bien que le diable fasse feu de tout bois, mais on verra par la suite que Dieu, lui, fait feu de tout diable, car il est vrai que

1. Voir gravure, p. 168.

l'Etoile renversée représente, par un de ses aspects, le bouc ténébreux, ce n'est pas au spectacle de sa victoire que le peuple est convié, mais plutôt à celui de son irrémédiable défaite.

La Nuit : les terreurs secrètes, l'inconnu embusqué à l'extérieur, la mort apportée par le vent glacial du septentrion, les longues heures inquiétantes précédant un jour mesquin et court, la défaite du Soleil, les oiseaux enfuis vers le sud, les hurlements d'un loup affamé. La mort de l'année, le point où le monde est au plus mal. Le vieux Saturne armé de sa faux, le plomb vil opposé à l'or. Saturne, Satan. Le Soleil avait des cheveux d'or : le Capricorne a du poil noir sur les fesses et d'horribles pieds fourchus. L'Etoile inversée est la chute de Lucifer, cette prodigieuse Etoile qui s'abîma une nuit la tête en bas et qui ne reparut pas au matin.

A Saint-Ouen de Rouen, on a construit plus tardivement une rose semblable, mais on a redressé l'Etoile. Il ne fallait pas choquer. A Amiens, on a osé. On a dessiné le Capricorne satanique dans l'église de Dieu.

Si, conduits par les livres sacrés, nous récapitulons l'histoire du monde, nous rappellerons que tentés par Satan, Adam et Eve tombèrent de l'immortalité bienheureuse dans le temps et la souffrance. Cette chute entraîna toute la création. Elle semblait sans recours et l'humanité livrée à Saturne était fatalement mangée par lui. Satan dévore ses propres enfants.

Mais Dieu avait fait une promesse. Alors que l'homme semblait se trouver au point le plus bas, une nouvelle Etoile tomba du ciel en plein solstice d'hiver : c'était le fils de Dieu lui-même.

Il naquit symboliquement sous le signe du Capricorne. Etoile veut dire naissance. L'Etoile capricornienne d'Amiens est aussi le symbole de la naissance de Jésus-Christ.

L'Enfant-Dieu naît le 25 décembre (symboliquement) dans l'empire des ténèbres, à Bethléem, petite bourgade de Judée. Une prodigieuse Etoile annonce sa venue, et alerte les Mages d'Orient qui le jour même se mettent en marche vers la grotte lointaine où l'Enfant-Dieu est né. Les mages attendaient cette Etoile depuis des myriades de générations, et aujourd'hui, elle était là.

Voici ce que saint Ignace nous dit de cette Etoile :

Sa lumière surpassait celle de toutes les autres; son éclat était ineffable et sa nouveauté faisait que ceux qui la regardaient en étaient frappés de stupeur. Le Soleil, la Lune et les autres astres formaient le chœur de cette Etoile.

Ainsi, jadis, Joseph d'Egypte vit des Etoiles se prosterner devant la sienne.

Tout ceci n'est sans doute qu'une légende... à moins que les Mages n'aient été attirés par une conjonction extraordinaire et unique de toutes les planètes dans le signe du Capricorne.

Or, cette conjonction fabuleuse forme une lame du tarot appelée Estoile où nous pouvons voir un chœur d'Etoiles adorant un astre encore plus brillant. C'est l'Etoile des Mages au Verseau, mais il faut du temps pour venir depuis le bout de l'Espérance.

Ainsi Jésus est né chez le Prince de ce monde, chez le prince des gladiateurs et des esclaves.

A Noël, l'Enfant-Dieu prend la forme du Capricorne. Dieu prend la nature humaine. La partie supérieure et humaine du Capricorne, c'est la nature divine; la partie inférieure et animale, c'est la nature humaine. Quant aux cornes, ce sont les premiers rayons du soleil, les cornes naissantes de la puissance future.

Aussitôt après le solstice d'hiver, le Soleil, au seuil de la saison froide, reprend de la force et remonte lentement au-dessus de l'horizon.

A Noël, l'Enfant-Dieu vient comme un petit Agneau, mais aussi comme un petit biquet, futur Bouc émissaire qui se chargera de tous les pêchés d'Israël.



Cette idée de peine et de souffrance attachée au signe du Capricorne est illustrée par un pentacle magique allemand. Le symbole est criant. L'Etoile est le solstice d'hiver, le Capricorne. Le signe solaire M=O indique que le Soleil y est enfoui, prêt à naître. Alga veut dire « sorti de l'eau », mais aussi par *αλγος*, *algos*, souffrance. Les trois croix sont les douze mois de l'année, mais aussi les trois croix du calvaire et expriment également l'action décisive de l'acte rédempteur. Enfin, la croix ansée indique la vie éternelle mais aussi le labarum de Constantin; qui veut dire « par ce signe tu vaincras ». *C'est par la souffrance de la Passion que le Soleil, né au Capricorne, nous donne la vie éternelle.*

Dans l'homme astrologique, nous savons que les genoux sont attribués au Capricorne. De là l'usage tardif de découvrir le genou gauche des petits Jésus de nos crèches, bien qu'il soit dit dans l'Evangile qu'il fut enveloppé de langes. En grec, γονυ, *gonu* signifie genou. Nous ne serions certes pas avancés pour autant si γονος, *gonos*, ne voulait dire enfant, race, et si γονή, *gonès* ne signifiait naissance, fruit de la Terre, et si le latin *génus* ne signifiait naissance noble.

Noble en effet est le fils de Dieu. Noble aussi le descendant du roi David. Devant lui, les bergers mettent genou en terre. Bientôt les Mages s'agenouilleront devant sa pauvreté, car l'Etoile leur aura révélé sa divinité. Enfin, devant lui, Satan mettra genou en terre par la force du coup qu'il aura reçu sur l'épaule. Il est désormais sur les genoux. Ainsi doit-on se prosterner devant Dieu, soit par amour, soit par adoration, soit par force.

L'Etoile inversée du transept nord de la cathédrale d'Amiens est prise au coeur d'une rose à quinze compartiments.

4	9	2	= 15
3	5	7	= 15
8	1	6	= 15
15	15	15	15

Quinze est la constante du carré de Saturne, premier carré magique formé par les neuf premiers chiffres. Quinze est le nombre de la science parfaite, c'est le nombre de Jéhovah, donc de Dieu. De ceci on peut déduire logiquement que le pentacle capricornien d'Amiens doit être entendu surtout comme le Capricorne divin. Ceci enlève toute équivoque.

Voici dans ses grandes lignes la symbolique de la rose nord, symbolisant Noël et l'Etoile des Mages.

Pourtant, il nous faut dire un mot du précurseur de Jésus, saint Jean-Baptiste dont la naissance est célébrée aussitôt après le solstice d'été au signe du Cancer, sous l'appellation de Noël d'été.

à cette époque, l'ardeur du Soleil commence à décroître. Parallèlement au signe opposé du Capricorne, elle repart de zéro. Ainsi la parole de Jean parlant de Jésus : « Il faut qu'il croisse et que je diminue », trouve une riche illustration.

La légende prétend que le précurseur vint au monde couvert de poils de la tête aux pieds, comme Esaü. Fils d'Isaac, Esaü était le frère jumeau de Jacob; cependant ce fut lui qui vint le premier au jour :

Celui qui naquit le premier, dit la Genèse, était roux et velu comme un manteau de poil, et ils l'appelèrent Esaü (velu); ensuite naquit son frère tenant de la main le talon d'Esaü, et on l'appela Jacob (le supplantateur).

Ainsi sont préfigurés le mangeur de sauterelles vêtu de poils de chameau, et Jésus le Nazaréen, qui, lui aussi, devait supplanter le dernier et le plus grand des prophètes, sorte d'étrange Capricorne velu et terrible.

Jadis, on conservait à la cathédrale d'Amiens, déposée dans la chapelle latérale dédiée au saint, la soi-disant tête du Baptiste. D'autre part, près du choeur, du côté nord, on peut voir un bas-relief racontant la vie et la mort du précurseur.

Ainsi devait sans doute songer l'homme du moyen-âge, ou du moins quelque personnage savant présent à la veillée de Noël. Au-dessus de lui, à gauche, il entendait le frémissement du grand vitrail secoué par les rafales du vent d'hiver. Mais rien n'entrait sous les voûtes, ni la tempête, ni les maléfices extérieurs.

Les temps sont passés. Le symbolisme établi sur la conception qu'avaient alors les hommes de leur univers s'est peu à peu perdu. Il ne semble guère avoir été défendu par quiconque. Aussi les cathédrales sont muettes ou bien résonnent des horreurs émises par des passants et des saltimbanques.

Nous avons quitté des demeures sans regrets, nous les retrouvons avec nostalgie. Les signes traînent dans un Occident larvaire pour parfois apparaître encore en un conte sorti de l'inconscient d'un grand poète. Ainsi, *La Chèvre de Monsieur Seguin*, d'Alphonse Daudet, qui fut dévorée par le loup après avoir combattu toute la nuit jusqu'au lever du Soleil.

La chèvre blanche, c'est la lumière capricornienne, la lumière dans les ténèbres. Le loup, c'est le diable ténébreux. La petite chèvre suit son Etoile jusqu'au bout. Elle combat toute la nuit, repoussant son agresseur à grands coups de ses petites cornes, et au matin, le loup ne mangera que son corps, car son âme est partie dans le Soleil levant.

La Chèvre de Monsieur Seguin est une réminiscence de l'Etoile renversée prise dans le remplage de la rose septentrionale de la cathédrale d'Amiens.

Jacques RIVOALEN.

Notre XXXVI^e Banquet platonicien

ALLOCUTION DU DOCTEUR HOLLIER

Alors que je me proposais, en juin dernier, de quitter notre réunion de la Saint-Jean d'été, j'ai été abordé par un couple (d'ailleurs fort courtois) qui m'a, en substance, tenu les propos suivants : « Nous venons, monsieur, d'écouter votre allocution et la conférence de M. Pignatel sur l'*Apocalypse*.

» C'est la première fois que nous venons à l'une de vos réunions et nous n'arrivons pas à vous « situer ».

» Etes-vous une manière de secte religieuse, une société secrète, un foyer d'occultisme; qu'est-ce que le Johannisme dont il a été question.

» Que viennent faire l'alchimie et l'astrologie dans un groupe d'études atlantéennes.

» Vous rattachez-vous aux doctrines d'Orient ? De quel secours la Tradition peut-elle bien être pour des hommes du XX^e siècle ? Nous ne comprenons pas, nous ne vous situons pas.

-- Je vois, monsieur, lui ai-je répondu, que vous ne connaissez pas *Atlantis*, car nous ne sommes rien de ce que vous pensez. » Accosté à ce moment par l'un de nos amis, je n'ai pu poursuivre l'entretien. Mais j'ai maintes fois réfléchi à cette conversation depuis lors, et pensé que parmi les nouveaux venus à notre groupement (et ils sont nombreux) certains se posaient peut-être les mêmes questions.

Je vais donc me permettre très rapidement, très schématiquement, de redire pour eux ce qu'est *Atlantis*.

Nous ne sommes pas des occultistes, Paul Le Cour disait : « L'occultisme est un des fléaux du monde. » C'est qu'en effet ceux qui se sont penchés sur l'occultisme savent quels dangers courent ceux qui s'y adonnent.

S'il est probable, comme le pense Teilhard de Chardin (et en cela la pensée du Père Teilhard s'apparente singulièrement à celle de Platon telle qu'elle est exprimée à la fin du Phédon), s'il est probable que « la Biosphère », celle où nous vivons actuellement engendre avec persévérance la Noosphère, et si cette Noosphère est le but suprême de l'humanité pensante », nous sommes loin, très loin encore, d'être parvenus à ce stade d'évolution spirituelle. Or, comme l'a dit un grand mystique : « Lorsque l'esprit s'évade vers les régions supérieures, il s'y trouve obligé de choisir entre le bien et le mal. »

Il apparaît dès lors que, seuls quelques êtres privilégiés et d'exception qui, par l'ascèse et les mortifications, sont parvenus à se détacher presque totalement de leur élément corporel, ou, comme le dit Platon dans ce même Phédon, « de ces éléments lourds, terreux, pesants et visibles » peuvent, sans danger, se risquer dans cette « nuit obscure » dont parle presque avec terreur saint Jean-de-la-Croix.

Nous ne sommes pas non plus une secte religieuse, et ne voulons rien avoir de commun avec ces petites églises, ces « Témoins de ceci » ou « Messagers de cela » qui pullulent de par le monde, suivent des rites souvent puérils dont ils ne comprennent pas le sens, et me paraissent s'apparenter trop souvent à ce qu'en psychiatrie on appelle des « petits mentaux ».

Nous ne sommes pas, est-il besoin de le dire, une société si peu secrète soit-elle. Nous nous réunissons tous les mois pour un dîner amical; toutes les idées s'y expriment, et notre groupement est ouvert à tous.

Pas plus, *ne sommes-nous inféodés aux doctrines venues (ou plutôt revenues) d'Orient*. Que sont, par exemple, les techniques du *yoga* dont il est fait tant de cas ? Rien d'autre qu'une maîtrise plus complète de la vie somatique. Par l'intermédiaire des « postures » les techniques du *yoga* agissent sur les plexus nerveux du sympathique ou du vague, donc sur la vie organique.

La Hata Yoga n'est qu'une relaxation plus poussée que la nôtre, parce que mettant en jeu le « sens cénesthésique » et les « réflexes conditionnés », toutes choses connues en occident, mais qui, elles aussi, n'agissent que sur le fonctionnement de la vie organique.

Quant à la Pratyarana, par sa technique dite de « fixation du point entre les yeux » maintenant de ce fait en état de tonicité le nerf moteur oculaire commun, elle interdit toute possibilité de sommeil et crée une super-relaxation en état de veille.

Mais, dans tout cela, rien qui intéresse autre chose que la vie somatique, le *corpus* et son moteur l'*animus*. Rien qui intéresse le spiritus qui s'apparente à l'Esprit.

Quant aux exercices, à proprement parler psychiques, pratiqués en Orient, ils ne visent, ne cherchent et n'aboutissent en fait qu'à la « dépersonnalisation » de ceux qui s'y adonnent.

Si donc vous pensez que l'*Idéal vers lequel il faut tendre* est l'évanouissement, & la disparition de votre personnalité dans une sorte de communion panthéiste avec le Cosmos ou tout au moins la nature, suivez les pseudo mystiques d'Orient.

Mais si vous voulez *vivre sous le signe de l'Esprit, restez en Occident, venez à Atlantis*.

Qu'est-ce donc qu'Atlantis ?

Atlantis est un cercle d'études à la recherche et pour le retour à une tradition qui, partie il y a des millénaires de l'Atlantide (ce continent disparu dont parle Platon dans le Timée et le Critias), est parvenue jusqu'à nous à travers le Celtisme, le Druidisme, l'Orphisme, le Pythagorisme, le Platonisme, l'Essenisme et le Christianisme.

Et cela, sous forme d'une doctrine morale, philosophique et métaphysique revêtant deux aspects. L'un exotérique, simple et facilement accessible, l'autre ésotérique, caché sous les mythes, les légendes et surtout les symboles. Symboles qui, lorsqu'ils sont compris, donnent la connaissance de « l'Incommunicable », je dirai transcendent l'apparence pour essayer d'atteindre l'Essence.

Mais il faut bien que l'on sache que nous restons avant tout des Occidentaux, que nous voulons toujours « raison garder » et voulons pouvoir

associer ce besoin de curiosité indéfinie et désintéressée qui est un legs de l'Hellénisme.

Nous avons certes, de l'homme, une conception spiritualiste et platonicienne, c'est-à-dire trinitaire, avec, selon l'expression de Philéas Lebesgue, ses « portes » secrètes. Portes secrètes qui, pour l'Esprit, s'appellent l'Intuition et la Révélation.

De cet Esprit (et je réponds à la question qui m'était posée à la Saint-Jean d'Eté), *nous pensons trouver une haute expression dans le Johannisme.*

Qu'entendons-nous donc par Johannisme ?

Dans le Christianisme comme dans toute grande aventure métaphysique, des nuances se peuvent percevoir, des divergences se faire jour, des oppositions même se manifester.

L'Eglise de Pierre, celle sur laquelle a été fondée la Chrétienté (*tu es Pétrus...*) l'église de Pierre représente à nos yeux la loi, la discipline, la règle, la hiérarchie, la nécessaire vie matérielle aussi, elle s'exprime par le Thomisme. Mais elle est « la Lettre ».

L'Eglise de Jean (dont le prêtre lit « pour lui seul » le premier verset de son Evangile après l'*Ite missa est*) représente la Spiritualité mystique. Elle est « l'Esprit ».

Nous respectons certes l'Eglise de Pierre, elle nous a élevés, mais ce respect ne peut nous empêcher de ne pas admettre la condamnation de Galilée, approuver le bûcher de Jeanne d'Arc, ou celui de Giordano Bruno, applaudir à la féroce destruction des Cathares murés dans les grottes de Lombrives ou brûlés à Montségur, des Albigeois décimés, et des Templiers massacrés (massacre dont soit dit en passant, nous n'avons pas fini de payer les conséquences).

Combien, à cette Eglise de Pierre qui croit servir Dieu en mettant l'Inquisition au service de la Foi, nous préférons la prière du Poverello d'Assise:

*Oh ! Maître, fais de moi l'instrument de ta Paix,
que là où il y a la Haine, j'apporte l'Amour,
que là où il y a l'Offense, j'apporte le Pardon,
que là où il y a l'Erreur, j'apporte la Vérité,
que là où il y a Désespérance, j'apporte l'Espoir.*

prière qui se continue par cette admirable supplication :

« Fais que je cherche moins à être compris qu'à comprendre, moins à être aimé qu'à aimer » et qui se termine enfin par ces trois versets d'*alchimie spirituelle* :

*Car c'est en donnant que l'on reçoit,
c'est en pardonnant que l'on est pardonné
c'est en mourant que l'on ressuscite.*

Dans ces trois courts versets de la prière de saint François, nous pensons, nous qui cherchons le sens caché des symboles et le secret du Logos, que l'on peut trouver un exemple de cette « unité des contraires » dont les pythagoriciens disaient qu'elle est « l'Harmonie suprême ». Nous pensons aussi que l'on y peut voir s'éclairer d'un trait de lumière fulgurant cette « psychologie des profondeurs » dont il est tant question à l'heure actuelle. Nous pensons enfin qu'elle peut servir de support à la psycha-

nalyse et même à une « thérapeutique psychosomatique ». D'un mot, cette prière est à *résonance alchimique*.

Certains se sont en effet étonnés de voir l'alchimie avoir droit de cité dans notre quête intellectuelle.

C'est qu'ils ignorent très certainement que, si l'alchimie, qui est une très vieille science, est bien une « technique » de transmutation métallique, elle comporte, joutée à elle, conditionnée par elle, « exsudant » d'elle, pourrais-je dire, une éthique, une philosophie et une métaphysique qui s'apparentent singulièrement avec nos doctrines traditionnelles d'Atlantis.

De même en est-il pour l'*Astrologie*. L'Astrologie religieuse s'entend, dont tant de portails portent témoignage dans nos édifices sacrés, et dont l'un de ses symboles, le Zodiaque, représente bien la plus mystérieuse, la plus étrange et la plus extraordinaire « prophétie » cosmique qui soit au monde.

Et je voudrais dire, avant de terminer, *pourquoi, pour quelle haute raison nous cherchons à faire resurgir la Tradition*.

Personne ne contestera que nous ne vivions actuellement sous le signe du déséquilibre moral, social et intellectuel. J'en vois la raison dans le fait que l'on a délibérément, sciemment, volontairement, tourné le dos à la Tradition.

On a tourné le dos à la Tradition en niant le *péché originel* et en affirmant que « l'homme naît naturellement bon et que ce sont les institutions qui le corrompent ». On a tournée le dos à la Tradition en bafouant *le symbole de l'arbre de la science du bien et du mal*, et en pensant ingénument... ou stupidement, que le progrès scientifique, et son corollaire le progrès technique engendraient obligatoirement le progrès moral, social et spirituel.

On a nié la Tradition en proclamant valable dans tous les domaines *le principe cartésien du doute préalable*, qui, dans l'esprit de Descartes lui-même n'était destiné qu'à nous faciliter la « maîtrise et la possession de la nature » et que l'on a indûment « extrapolé » dans le domaine de l'Esprit.

Et pour aggraver ces lourdes erreurs, sont venues *les doctrines d'Orient*. Krisnamurti n'a-t-il pas dit : « Il faut faire litière des traditions et être son propre instructeur. »

Or, que nous enseigne la Tradition, ses mythes et ses symboles ? Elle nous parle du *péché originel*. Ce mythe « d'une tare congénitale » est le premier en date : il est la raison de tous les autres. Des voiles épais le recouvrent, des obscurités nous en cachent encore le sens exact et la réalité concrète.

Et cependant -- depuis peu il est vrai -- nous commençons à avoir quelques lueurs biologiques, physiologiques et hématologiques qui en montrent la vraisemblance et pour certains la certitude. Il y a bien eu un « Paradis perdu ».

Quant au mythe de l'arbre de la science du bien et du mal, est-il besoin d'insister au temps de la pénicilline d'un côté et de la bombe atomique de l'autre sur ce *souvenir qu'au fronton d'un temple de Delphes* était gravée la maxime *Meden Agan* « rien de trop » maxime de sagesse, d'équilibre, de juste mesure, maxime de prudence aussi dans la divulgation de « cette science du bien et du mal ».

Platon, dans un de ses entretiens, a dit aussi « savoir, c'est retrouver en soi », c'est se ressouvenir; et les alchimistes, à ceux qui désespéraient de trouver, répétaient : *Ora, ore, labora et invenies*.

Car la connaissance vraie ne s'obtient que par la maïeutique.

Enfin, faut-il rappeler la parabole : On ne met pas du vin vieux dans des outres neuves, mais il faut mettre le vin nouveau dans des outres vieilles. » Que d'enseignements dans ces symboles !

Alors, pour les avoir foulés au pied, peut-être allons-nous voir se réaliser la terrible menace des hermétistes et des alchimistes :

L'Initié tuera l'Initiateur.

... A moins que... à moins que, dans un sursaut de sa conscience profonde, due à des millénaires d'Hellénisme et de Christianisme, l'Occident ne retourne à sa Tradition, ne revienne, comme l'a écrit ce même Teilhard de Chardin dans son *Hymne à l'Univers*, « à sa secrète préoccupation qui est bien moins de s'assurer la possession du Monde que de trouver le moyen de s'en évader » et qui ajoute : « Afin que cesse pour l'Homme, l'angoisse de se sentir dans sa « bulle cosmique » non pas tant « spatialement » qu' « ontologiquement » enfermé. », et qui conclut en affirmant :

« L'Humanité a de plus en plus besoin de trouver et un sens à la vie et une solution à laquelle il lui soit possible de totalement et pleinement se vouer. »

Cette solution, la Tradition nous l'apporte.

Et c'est pourquoi, chers amis d'*Atlantis*, je vous demande de vous accrocher chaque jour un peu plus à ce groupement auquel Paul Le Cour avait voué son existence.

Et si d'aventure, quelque jour, pris de lassitude, vous vous disiez « à quoi bon ? » rappelez-vous l'enjeu, rappelez-vous la parole prononcée ici-même à cette même place lors d'un de nos premiers banquets platoniciens, par l'un de nos disparus, Gabriel Boissy : « Si par malheur l'Occident perdait un jour le sens de ses mythes, l'Occident perdrait son âme. »

Dr Robert HOLLIER.

ALLOCUTION DE IOAN DIONYSIOS

Précédant notre invité d'honneur le professeur Jean Brun, notre collaborateur Ioan Dionysios, nous a donné un aperçu de son étude : *Lumières du Verbe*, qui formera l'essentiel de notre prochain numéro de mars-avril 1962.

Se basant sur l'étymologie grecque, il nous démontra que Lucifer n'était qu'un porteur de lampe éteinte et non un porteur de lumière comme le voudrait l'étymologie latine. Car si le latin : *lux-lucis*, signifie lumière, en grec cette racine se retrouve dans les mots : *luknos-luknia* qui désignent la lampe, le chandelier, alors que le verbe : *lampo* signifie briller, étinceler. D'autre part *Lukos* c'est le loup et *Lukeïos* le chasseur de loups, attribution donnée en Lycie (*Lukia*) à Apollon dieu solaire. C'est par assimilation aux

fonctions solaires d'Apollon, vénéré en Lycie comme grand chasseur de loups, que *Luké* devint lumière ou synonyme d'Apollon.

Mais ce fut surtout sur la véritable valeur des préfixes : *in* et *ex*, que Ioan Dionysios attira notre attention.

Par la parole ou *s'EX* prime. Par la plume ou *IM* prime. -- *IN* et *EX*, mouvements opposés, complémentaires formant triade par leur union stigmatisée par le *Yu* et le *Yang* chinois réunis en *Tai-Ki*.

Faisant le parallèle entre : *Charis-Agapé-Eros*, trois noms que notre langue traduit par le seul mot : Amour, il nous les présenta animés :

Charis : mouvement *ex*, comme une grâce extérieure émanant de Dieu, qui se transforme en *Agapé*, mouvement : *in*, dont nous sommes touchés en notre for intérieur et que nous devons transcender à notre tour en mouvement : *ex* par *Eros* envers le Prochain. *Eros* retrouve ici toute sa valeur initiale : *E*, contraction de *ex*, indiquant un mouvement issu d'un point vers l'extérieur. *Ros*, déformation de *Rox* qui signifie : fente, ouverture. D'où : *Eros* : ce qui s'échappe par l'ouverture, et n'a rien à voir avec le sens qu'on lui attribue de nos jours, au point que l'adjectif érotique qualifie une exacerbation des sens, un dérèglement sensuel.

La « Sagesse » elle-même connaît un mouvement *in* et un mouvement *ex*. A ce sujet Ioan Dionysios rappela le mythe de la naissance de Pallas Athena s'échappant du cerveau de Zeus dont le crâne en ébullition après avoir « connu » *Métis*, dût être fendu par la hache libératrice d'Héphaïstos, opération comparée au mouvement *ex* de la *Charis*.

Métis est *in*. Ce nom signifie littéralement : sagesse réfléchie; il vient du verbe : *Métis* ayant pour sens : avoir dans l'esprit, songer, méditer. *Sophia* est *ex*. Ce nom vient de l'égyptien *Jophis* qui signifie : beauté résultant de l'harmonie.

Ioan Dionysios conclut en disant que : ne s'attacher exclusivement à *Sophia*, sans une préalable *Métis*, autrement dit vouloir exprimer avant d'avoir *ingéré*, est pure folie qui mène à l'anarchie tel l'art dit abstrait qui est bien réellement une abstraction c'est-à-dire une absence de sagesse réfléchie, tant en peinture qu'en musique et en littérature, car ce qu'il exprime est semblable à un fruit vide de semence.



Le message de Platon

A une époque où l'on n'accorde d'intérêt qu'aux spéculations scientifiques et aux idées susceptibles de trouver des applications dans le domaine technique et industriel, il peut sembler anachronique de chercher dans Platon un message capable d'apporter quelque chose à l'homme du XX^e siècle vivant au milieu de ses machines et de ses grandes cités. Nous voudrions pourtant montrer que parler de Platon n'est pas obéir à quelque curiosité d'archéologue cherchant à mettre sous nos yeux les cendres de feux éteints depuis longtemps. Un philosophe, en effet, n'a droit à ce titre que si sa pensée défie le cours des siècles et nous permet de prendre conscience que les différents temps des hommes plongent dans une éternité toujours présente; en ce sens l'apport du message de Platon ne se trouve pas derrière nous, comme une forme de pensée périmée, passée et dépassée, mais il se trouve devant nous « tel qu'en lui-même enfin l'éternité le change ».

Platon s'est trouvé en face de trois drames sur lesquels il n'a cessé de méditer : le drame de la liquidation des pythagoriciens, le drame de la dégradation du Logos dans la rhétorique des sophistes, le drame de la condamnation de Socrate. Or, ces trois drames nous concernent, nous qui nous trouvons aujourd'hui face à un pouvoir technique ignorant de plus en plus toute considération de devoir, face à un langage s'appauvrissant dans le culte du slogan, de la publicité et de la propagande, face à la suspicion où la Cité tient le philosophe qui se refuse à voir en elle la source unique et suprême de toutes les valeurs. Au milieu de notre détresse que peut nous apporter la pensée de Platon ?

Une longue tradition positiviste a voulu trouver dans le « tout est nombre » du pythagorisme, l'origine lointaine et hésitante de notre science contemporaine; or, c'est fausser totalement le pythagorisme que de voir en lui le début d'un règne de la quantité où seule aurait droit de cité la définition selon laquelle « comprendre c'est mesurer ». Le nombre pythagoricien n'a en effet rien à voir avec celui auquel nous sommes habitués le développement des mathématiques. Nous considérons aujourd'hui que le nombre est le résultat de l'addition de l'unité élémentaire : $3 = 1 + 1 + 1$; c'est pourquoi nous parlons toujours des unités de mesure. Pour les pythagoriciens le nombre est né de la division de l'Unité une et unique, c'est pourquoi, pour eux, l'Unité, loin d'être l'élément constitutif des nombres, demeure supérieure à chacun d'eux; ou plus précisément les pythagoriciens distinguaient deux sortes d'unités : la monade qui était l'unité des choses nombrées, et l'Un qui demeurerait le Nombre des nombres. Une telle conception du nombre en commandait une autre.

Aujourd'hui, lorsque nous voulons représenter graphiquement un nombre, nous ajoutons des segments de droite les uns aux autres; nous avons

par conséquent recours à une image linéaire de la quantité, image qui d'ailleurs va de pair avec notre conception du temps schématisé par une droite le long de laquelle nous distinguons le passé, le présent et le futur. Les pythagoriciens, au contraire, se représentaient le nombre en divisant le cercle-unité; d'où le rôle essentiel que jouaient chez eux les polygones réguliers et les polyèdres que l'on retrouve dans le *Timée*. Le nombre pythagoricien est donc une figure et, en tant que tel, il possède une individualité; en outre la division de l'Unité circulaire va de pair avec la conception cyclique du temps chère aux Grecs pour qui tout revient et pour qui l'instant n'est nullement un atome de temps, mais bien un atome d'éternité plongeant au coeur même d'une permanence qui demeure.

Division de l'unité et figure, le nombre possède donc une fonction qui déborde infiniment celle que nous lui conférons aujourd'hui dans l'arithmétique; le nombre, expression des relations de la partie et de l'Un-Tout, est ce qui préside à l'Harmonie du monde, à l'harmonie de la musique, à l'harmonie de l'architecture, bref à l'Harmonie anthropocosmique (1). Enfin, n'oublions pas qu'en grec, tout comme en hébreu, les chiffres sont des lettres, si bien que tout nombre est en même temps un mot et que tout mot est un nombre. Qui dit *nombre* dit *lecture* et non comptage.

Notre concept de nombre n'est plus qu'un concept résiduel, le nombre est devenu pour nous l'expression d'une quantité, d'une collection d'unités identiques, d'où notre culte de la déduction enchaînée (et enchaînée), de la puissance technique et notre oubli de la signification figurative du nombre impliquant toute une conception esthétique-éthique des rapports de la partie et de l'Un.

Or, nul plus que Platon n'a été conscient des dangers que pouvait représenter une réduction de l'opération de mesure à l'acception qui nous est familière aujourd'hui; c'est pourquoi il prenait soin de distinguer deux sciences de la mesure, deux métrétiques : d'une part, une science de la mesure qui étudie les relations quantitatives entre une grandeur à mesurer et une grandeur-unité, une telle mesure est comparative, relative et insuffisante, c'est pourquoi pour Platon les mathématiques ne sont qu'une propédeutique et n'ont pas leur fin en elles-mêmes; mais d'autre part nous devons parler de la véritable science de la Mesure, de celle qui rapporte tous nos actes à la Juste Mesure, à l'idée d'Un et au Bien (2).

Aujourd'hui nous nous vouons entièrement à la première de ces métrétiques et nous oublions la seconde, c'est pourquoi nous développons un savoir et un pouvoir qui se soucient de moins en moins de l'idée de devoir; si bien que la science n'est plus faite pour l'homme, mais l'homme pour la science et que le Progrès est devenu une force que l'homme subit comme jadis les Dieux de l'Olympe subissaient le Destin. Chez Platon, il n'y a pas de mesure sans référence à une Transcendance et à une conception

1. Les sources et les études sur ce sujet ne sont pas tellement nombreuses, la plupart des études sur le pythagorisme se contentent de faire preuve d'une érudition visant à discréditer une pensée tenue pour pré-logique et enfantine. Dans un autre ordre d'idée, il faudrait citer Théon de Smyrne, Nicomaque de Gérace, Vitruve et les travaux contemporains de Matila Ghyka et de Schwaller de Lubicz.

2. Cf. *Protagoras* 356 e et *Politique* 283 c.

du Sacré, c'est pourquoi il nous est dit, dans les *Lois*, que c'est Dieu qui est la mesure de toutes choses (3).

Le deuxième drame sur lequel a réfléchi Platon fut celui de l'avilissement du Logos. Chez les Présocratiques, le Logos était un Verbe parlant aux hommes et à l'écoute duquel ceux-ci devaient se mettre. C'est la raison pour laquelle tous les prédécesseurs de Socrate sont des philosophes inspirés qui écrivent comme des poètes, voire comme des prophètes; Héraclite nous prévient que ce n'est pas lui-même qui parle, mais que c'est le Logos qui parle par sa bouche pour dire que tout est Un (4); l'homme doit donc se mettre à l'écoute d'un langage qui, en quelque sorte, le possède, car « le maître dont l'oracle est à Delphes ne dit rien ni ne cache rien : il indique (5) ». Il faut entendre par là que c'est véritablement l'homme qui est dans le langage plutôt que le langage dans l'homme; certes c'est l'homme qui parle, mais, dans la mesure où tout langage est un appel lancé vers ce que chacun de nous n'est pas, le langage dépasse chaque homme qui parle, et plonge dans un au-delà du *hic* et *nunc*, dans un au-delà de chaque moi. Dans la mesure où le langage est la suprême tentative faite par chacun d'entre nous pour faire cesser le babélisme des consciences et la *diaspora* des êtres, il est un effort pour nous faire découvrir un point de convergence, une zone de coïncidence, abolissant les murs de toute sorte qui séparent chacun de nous de tous les autres. Le langage plonge donc dans un au-delà de l'humain; si l'homme a quelque nostalgie ou quelque réminiscence de cet au-delà, c'est que le langage qui y tend est en même temps porteur d'un message qui en provient.

Or, avec les sophistes, le langage va se trouver coupé de toute relation avec le Sacré, le langage va être réduit au rôle d'un outil dont quelques professionnels du discours sauront se servir pour inculquer à leur auditoire les opinions qui pourraient être utiles aux fins égoïstes de celui qui parle. Avec les sophistes, il ne s'agit plus de savoir si le discours est vrai ou faux, bon ou mauvais, il s'agit de savoir le rendre convaincant. Dès lors le langage est l'arme principale des charlatans, il devient un art « de mener les âmes par l'entremise du discours, non point uniquement devant les tribunaux et dans tout autre endroit public de réunion, mais aussi dans les réunions privées (6) ». Platon appelle *psychagogie* un tel art de persuasion perfide : « L'orateur n'enseigne pas aux tribunaux et aux autres assemblées le juste et l'injuste, mais leur suggère une opinion, et rien de plus (7). »

La psychagogie que dénonce Platon s'appelle aujourd'hui l'action psychologique, elle exerce ses ravages dans le domaine de la publicité commerciale comme dans celui de la propagande idéologique. Et Platon avait pleinement conscience des méfaits de ce mercantilisme de l'idée, lui qui comparait le sophiste à un négociant et à un boutiquier qui débite les denrées dont l'âme se nourrit (8).

Ainsi voilà le drame : l'homme d'aujourd'hui, comme le sophiste de jadis, regorge de mots et manque de parole. Nous ne savons plus ce que

3. *Lois*, IV, 716 c.

4. HÉRACLITE, *fgt* 50.

5. HÉRACLITE, *fgt*. 98.

6. PLATON, *Phèdre*, 261 a.

7. *Gorgias*, 455 a.

8. *Protagoras*, 313 c; cf. *Sophiste*, 281 d.

parler veut dire; le langage a perdu tout sérieux et, avec lui, l'homme qui parle. Or, Platon, qui a suivi les leçons de Socrate ce héros et ce martyr du langage, se souvient des entretiens de son maître : le philosophe n'est pas celui qui impose une théorie à son auditoire, ce n'est pas celui qui fait violence à autrui, c'est celui dont le langage est l'occasion d'un éveil, d'une réminiscence, d'un dévoilement et d'un retour à l'originnaire pour qui peut se mettre à son écoute. Socrate, comme l'oracle de Delphes, ne dit rien ni ne cache rien : il indique, C'est pourquoi Platon ne cesse de nous rappeler que le langage possède deux racines : l'une qui se trouve en haut auprès des dieux, l'autre qui se trouve en bas avec le commun des hommes (9). La philosophie de Platon doit nous inciter à ne pas perdre de vue la vocation de la Parole.

Dès lors nous voici tout naturellement conduits devant le troisième drame qu'a connu Platon : celui du procès et de la condamnation à mort de Socrate. Comment ce juste qui avait consacré sa vie à rendre ses concitoyens meilleurs, a-t-il pu être exécuté comme le dernier des criminels par une Cité à qui il avait donné de nombreux témoignages de fidélité ? Comment ses accusateurs, un poète obscur, un rhéteur et un tanneur, ont-ils pu rendre des discours mensongers plus persuasifs que des discours vrais, au point de rallier à leurs vues les membres du tribunal ? Pourquoi la maïeutique socratique, qui invitait le disciple à opérer un retour sur lui-même, s'est-elle révélée inopérante en face des juges de Socrate ?

C'est que Socrate venait de commettre le crime de lèse-société. Nous savons en effet que le chef d'accusation invoquait deux motifs : Socrate ne croyait pas aux Dieux de la Cité et il pervertissait la jeunesse.

Tel est le crime dont toutes les Cités ont accusé les philosophes. Car les dieux de la Cité sont les mêmes aujourd'hui qu'au temps de Platon, ces Dieux sont l'Argent, la Puissance, l'Intrigue et la Vanité; or, devant ces dieux-là, Socrate refusait de s'incliner. Quant à la jeunesse, il lui enseignait à réfléchir et à penser; crime impardonnable pour une Cité qui a surtout besoin d'une jeunesse qui obéisse et par conséquent ne réfléchisse pas à ce qu'on lui demande de faire.

Relisons l'*Apologie de Socrate*, nous y trouverons de quoi comprendre pas seulement le Ve siècle avant Jésus-Christ, mais notre siècle, pas seulement Athènes, mais toutes les capitales du monde. Platon nous apporte un message : celui de la conscience qui ne confond pas la force de la vertu avec la vertu de la force.

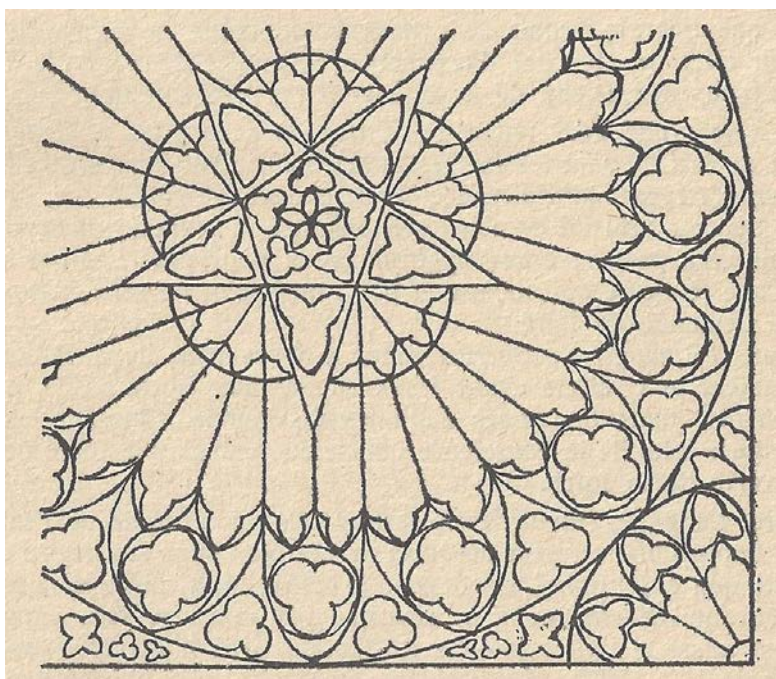
Mesure, Langage, Amour, trois termes-clés du message de Platon, trois termes à l'approfondissement desquels ne doit pas nous soustraire ce monde de la fuite qui, aujourd'hui, est devenu le nôtre. Mais, puisque nous parlons ce soir devant *Atlantis*, nous ne pouvons pas conclure sans rappeler que Platon est aussi le philosophe de l'Atlantide dont il est question dans le *Timée* et dans le *Critias*. Le problème posé par ce continent nous semble déborder infiniment les domaines de la géographie, de la géologie ou de l'histoire; il ne s'agit pas tellement de se demander où et quand existait l'Atlantide que de voir en lui un continent exemplaire. Jadis, nous apprend Platon, on pouvait passer à pied sec de Grèce en Egypte, en outre les trois collines d'Athènes, la Pnyx, l'Acropole et le mont Lycabette, ne formaient qu'une plaine où, hiver comme été, coulait une source abondante. Ces temps-

9. *Cratyle*, 408 c.

là ne sont plus, mais nous en portons en nous comme le souvenir nostalgique. C'est qu'en définitive l'Atlantide c'est nous-mêmes, nous-mêmes qui constituons comme autant d'îles au milieu d'une mer qui nous sépare et nous divise, nous-mêmes dont la condition est malheureuse, d'un malheur qu'aucun progrès technique ou social ne saurait entièrement exorciser. Nous sommes les vestiges d'un continent perdu. Et telle est bien aussi la leçon du *Banquet*; Amour, qui est le lien unissant le Tout à lui-même, tente de nous guérir de la condition humaine, il est chargé de transmettre aux hommes tout ce qui vient des dieux et aux dieux tout ce qui vient des hommes; mais Amour demeure malgré tout à notre image et reste fidèle à sa naissance : il est le fils d'Expédient et de Pauvreté, jamais il ne pourra franchir la mer immense qui a recouvert l'Atlantide.

Que ce message de Platon, qui nous parvient toujours vivace à travers les siècles, soit pour nous une invitation à comprendre que toutes nos machines ne parviendront pas à abolir la distance qui nous sépare les uns des autres, distance qui toutefois nous rapproche dans la mesure où elle situe chacun de nous au coeur d'une même expérience : celle de la déchirure et du déchirement.

Jean BRUN.



*La rose nord d'Amiens
avec le pentagramme inversé.*

Le Secrétaire général, Directeur de la publication : J. ANJOURAND, dit Jacques d'ARÈS.

8415. Imprimerie BIÈRE, 18, rue du Peugue, Bordeaux - N° 906 impr. Dépôt légal : 1er trimestre 1962.

NOS RÉUNIONS

VENDREDI 23 FEVRIER, à 20 heures précises :

DINER-CONFÉRENCE

à l'Auberge de Savoie, 16, rue des Quatre-Vents, Paris (VI^e).

Causerie de M. A. BERGER :

LA REPRESENTATION DU MONDE EN PETIT

Son caractère mythique et sa fonction magique.

Prix du couvert : 12 NF. — S'inscrire à l'avance à *Atlantis*.

LUNDI 5 MARS 1962, à 18 h 45 :

au Centre Natya, 44, rue de Rennes, Paris (VI^e).

Causerie de M. Jacques d'ARÈS :

DIEU OU LA HIERARCHIE DES DIEUX

VENDREDI 16 MARS 1962, à 20 heures précises :

DINER-CONFÉRENCE

à l'Auberge de Savoie, 16, rue des Quatre-Vents, Paris (VI^e).

Causerie de M. René LOUIS,

Conservateur des musées d'Auxerre.

Prix du couvert : 12 NF. — S'inscrire à l'avance à *Atlantis*.

DIMANCHE 1^{er} AVRIL 1962, à 15 h 15 :

aux « Artisans de l'Esprit », 15, rue de la Bûcherie, Paris (V^e).

Causerie de M. Jacques d'ARÈS,

VENDREDI 13 AVRIL 1962, à 20 heures précises :

DINER-CONFÉRENCE

Cours d'histoire comparée des religions

par M. Jacques d'ARÈS.

Tous les mardis, à 18 h 15, 14, rue de la Verrerie, Paris (IV^e) :

- | | | |
|------------|-------|---|
| 27 février | | <i>Le symbolisme trinitaire : Trinité, Trident et Fleur de lys.</i> |
| 6 mars | | <i>Les religions celtique et gauloise.</i> |
| 13 mars | | <i>Le symbolisme des minéraux, l'Émeraude.</i> |
| 20 mars | | <i>Le Pythagorisme.</i> |
| 27 mars | | <i>Le symbolisme des métaux. Bronze, or, orichalque.</i> |
| 3 avril | | <i>Le problème de Jésus.</i> |
| 10 avril | | <i>Le symbolisme du Tetramorphe.</i> |

Ouvrages de Paul Le Cour

	Prix :
L'Atlantide, origine des civilisations	5 NF
Le septième sens. L'Aisthesis	6 NF
Dieu et les dieux, présentation par Camille MAUCLAIR (2 ^e éd.)	5 NF
Manifestations posthumes. Illustré de photographies	5 NF
Hellénisme et christianisme (2 ^e édition). <i>Jésus était-il Juif ?</i> ..	5 NF
Les Epîtres de Paul et les Mystères chrétiens. Préf. de G. LUCE ..	5 NF
Ma vie mystique (<i>Le testament spirituel de Paul Le Cour</i>)	5 NF

Numéros d' « Atlantis » disponibles

NUMEROS à 1,50 NF :

126. *Mens agitat molem.* — 129. *Petits Mystères.* — 130. *Grands Mystères.* — 131. *Vingt années d'Etudes atlantiennes.* — 132. *Mystères chrétiens.* — 133. *L'Ere atomique.* — 134. *Le Cœur et le Cerveau.* — 135. *Evolution ou Révolution.* — 136. *Les Iles saintes.* — 137. *Le Brahmanisme.* — 138. *Le Bouddhisme.* — 139. *Le Lamaïsme.* — 140. *L'Islamisme.* — 141. *Le Judaïsme et la Kabbale.* — 142. *Le Christianisme.* — 143. *Les Atlantes en Afrique.* — 144. *Solve et Coagula.* — 145. *Celtisme et Druidisme.* — 146. *Magnétisme et Hyperborée.* — 147. *Deus Absconditus.* — 148. *Métapsychisme et Spiritisme.* — 149. *De Poséidon à Ioannès.* — 150. *A la recherche d'un Ordre perdu : Le Temple et ses traditions.* — 151. *L'Ideal esthétique et l'Education.* — 152. *Attraction et Répulsion.* — 153. *Jona.* — 154. *La Mère.* — 155. *Aa Maroc.* — 156. *Ocultisme et Hermétisme.* — 157. *Dante Johannite.* — 158. *Pro Europa.* — 159. *Le Monde en expansion.* — 160. *L'Emeraude.* — 161. *Le quatrième sens : l'Odorat.* — 162. *Sanctuaires poséidoniens, Olympie.* — 163. *Les Chevaliers de l'Apocalypse.* — 164. *Sanctuaires poséidoniens, Delphes.* — 165. *Sanctuaires poséidoniens, Eleusis.* — 166. *En Turquie.* — 167. *Sanctuaires poséidoniens, Athènes.* — 168. *La Lumière créatrice.* — 169. *La Construction de l'Arche.* — 170. *La Chaîne d'Or.* — 171. *Paul Le Cour.* — 172. *Grandeur et Mission des Celtes.* — 173. *Sur les traces de la Tradition.* — 174. *La grande horloge astrologique de Strasbourg.* — 175. *Eglise et Maçonnerie.* — 176. *Les Doukhobors.* — 177. *Montsalvage et les Troubadours.* — 178. *Gergovie.* — 179. *Beauté hellénique et Beauté française.* — 180. *La Crète et ses mystères.* — 181. *Symboles trinitaires : le trident.* — 182. *Symboles trinitaires : la fleur de lys.* — 183. *Le Symbole de la Croix.* — 184. *Introduction à la chevalerie du Christ-Roi.* — 185. *Brocéliande et le Graal, légende celtique et inca.* — 186. *Une Chevalerie va naître.* — 187. *Quête chrétienne.* — 188. *Boarges, haut lieu de la tradition.* — 189. *Jean-Agni et Jean-Aur.* — 190. *Cabale.*

NUMEROS à 2 NF : 58. *L'Atlantide et la Paix.* — 191. *La Pierre philosophale, I.* — 192. *Léonard de Vinci.* — 193. *La Pierre philosophale, II.* — 194. *De la Vraie Astrologie.* — 195. *La Pierre philosophale, III.* — 196. *Druidisme et Christianisme.* — 197. *Les Nombres sacrés.* — 198. *Le Culte du Soleil.* — 199. *Civilisation méditerranéenne.* — 200. *Paul Le Cour et la Sagesse atlantéenne.* — 201. *Homère et l'hermétisme.*

NUMEROS à 2,50 NF : 203. *Les Deux Karnak et les Terres d'Isis.* — 204. *Nouveaux aperçus sur l'Atlantide.* — 205. *Les Vierges noires, I.* — 206. *Les Vierges noires, II.*

NUMEROS à 3 NF : 208. *Notre-Dame de Paris, I.* — 209. *Notre-Dame de Paris, II.*

NUMEROS SPECIAUX : *Le Triomphe hermétique.* — *Premier Congrès du Symbolisme* (5 NF). — *Le Livre de l'Apocalypse* (7 NF).